

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 55

MONTREAL, 16 MAI 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



DÉESSE DE MAI

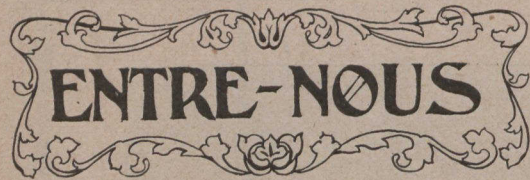
ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00.	Payable d'avance
Un an, - \$3.00.	Six mois, - \$1.50



Je ne me rappelle plus le nom de l'auteur qui a écrit : "Du choc des idées jaillit la lumière", mais ce que je sais parfaitement, c'est que le susdit choc a souvent pour résultat le détraquement des cerveaux.

Témoin, la discussion au sujet d'un drapeau canadien-français.

Par qui cette question a-t-elle été mise sur le tapis ? personne ne le sait exactement, mais il y a toujours des esprits inquiets dont la seule occupation est de s'ingénier à provoquer des discussions stériles qui n'aboutissent qu'à démontrer l'absence déplorable de plusieurs bardeaux sur le toit de leur encéphale.

Une fois la porte ouverte, les projets sont arrivés en foule, bariolés, déguisés, travestis et constituant une orbequinade assez réussie.

Voici une partie des drapeaux proposés :

- Tricolore, avec Sacré-Coeur ;
- Tricolore, avec castor et feuille d'érable ;
- Tricolore, avec feuille d'érable, sans bête ;
- Tricolore, avec sainte Anne ;
- Tricolore, avec saint Joseph ;
- Vert et blanc, avec feuille d'érable ;
- Vert, blanc et rouge, avec castor ;
- Blanc et jaune, avec Sacré-Coeur ;
- Blanc, fleurs de lys et Sacré-Coeur ;
- Blanc et fleurs de lys ;
- Blanc, avec castor et feuilles de lys ;
- Bleu, avec fleurs de lys ;
- Bleu et blanc, avec croix, etc., etc.

Et je vous fais grâce des inscriptions, des devises, et d'une foule de détails plus ou moins baroques.

Bref, on discutait à qui mieux mieux, on s'envoyait à la tête les raisons les plus déraisonnables et parfois des mots aigre-doux, quand quelqu'un eut l'idée de demander à la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, lequel de ces drapeaux elle allait choisir.

Cette Société, après délibération, répondit qu'elle continuerait à faire figurer le drapeau français, le tricolore, dans ses fêtes, et qu'elle ne voyait aucunement l'utilité d'une révolution.

Et chacun s'en fut, son drapeau sous le bras, pestant "comme un renard qu'une poule aurait pris".

◆◆ Une aventure ayant quelque rapport avec cette tentative a eu lieu dernièrement, en France, au mois de septembre.

Lors d'un grand congrès ecclésiastique réuni à Bourges, sous la présidence de l'archevêque de cette ville, un des assistants proposa de signer une pétition demandant à la Chambre des députés de faire figurer l'image du Sacré-Coeur sur le drapeau tricolore.

Il y avait là plus d'un millier de prêtres, et la proposition parut tellement étrange qu'elle fut accueillie par un silence glacial.

Enfin, le secrétaire du congrès, M. l'abbé Lemire, député d'Hayebrouck, département du Nord, se leva et s'exprima ainsi :

"Messieurs, ce n'est pas le secrétaire du congrès, c'est le député qui va répondre à la proposition qui vient de vous être soumise.

"Il est vraiment fâcheux que l'auteur de cette proposition ait confondu deux choses absolument distinctes : l'ordre religieux et l'ordre politique, et qu'en voulant servir l'un, il ait complètement méconnu l'autre.

"Comme chrétien et comme prêtre, je ne connais qu'un seul drapeau catholique, c'est le signe de la croix, qui nous rappelle le grand mystère de la Rédemption.

"Mais, remarquez-le, messieurs, un drapeau n'est pas une bannière, et, comme citoyen, je ne connais non plus qu'un seul drapeau, le drapeau tricolore, le drapeau français. Et tel qu'il est, il me suffit ; tel qu'il est il m'ément jusqu'aux entrailles, partout où je le rencontre. Aussi, ai-je voulu qu'il tapissât les murailles de cette enceinte pour montrer à tous la sincérité et l'ardeur de notre patriotisme.

"Vous nous parlez, monsieur l'abbé, de l'image du Sacré-Coeur :

"Mais, après tout, il ne s'agit là que d'une simple dévotion, nullement obligatoire pour la totalité des curétiens, et qui n'a rien à faire dans le domaine politique. J'ajoute même que, si vous et vos amis, par voie de pétition, ou autrement, vous réussissez à faire parvenir votre motion jusqu'au bureau de la Chambre, vous encourez la responsabilité d'un débat dont les conséquences seraient irréparables, et moi, qui suis prêtre comme vous, mais qui suis en même temps député, je serais obligé, dans l'intérêt de la paix publique et de l'union nationale, de monter à la tribune pour combattre votre proposition, et je voterais contre vous.

"Croyez-moi, messieurs, gardons notre drapeau tel qu'il est, et n'ayons pas l'air, en voulant y ajouter un symbole, de paraître ne l'accepter qu'avec des réticences et des sous-entendus. Au dehors, on ne pose pas de conditions quand il s'agit de drapeau. Les catholiques allemands n'ont qu'un drapeau : celui de l'Allemagne, et ils n'en réclament point d'autres ; les catholiques anglais, même les Irlandais, n'ont pareillement qu'un drapeau, le drapeau britannique, et il suffit à leur loyalisme.

"Ne soyons pas plus exigeants qu'eux ou plutôt imitons leur sagesse, et comme eux saluons avec respect et avec amour le drapeau que la France s'est donné et qu'elle défendra contre quiconque aurait la témérité d'y toucher !"

Un tonnerre d'applaudissements accueillit les paroles de l'abbé Lemire, et la proposition eut les honneurs d'un enterrement de première classe.

◆◆ Nous vivons dans un pays très libre, chacun sait ça, mais tout le monde devrait savoir aussi que, pour faire un compte-rendu théâtral, il faut avoir grand soin de mettre des gants et se servir d'une plume d'oie, car le journaliste, si libre qu'il puisse être dans les autres pages du journal, devient esclave quand il s'agit de parler théâtre.

Le contrat d'annonces est donné pour une somme déterminée, et des billets de faveur, mais à condition de faire, chaque jour, une réclame à tout casser pour la troupe en général et certains acteurs et actrices en particulier, désignés d'avance.

Que ces gens-là soient de vulgaires cabotins et des non-valeurs, cela ne fait absolument rien, ils ont payé l'administration pour avoir tant de lignes d'éloges, ils ont droit à leur nombre de lignes, et c'est ce qui fait que vous lisez souvent des choses abracadabrantes au sujet d'acteurs impossibles, et que certains abonnés se disent :

—C'est drôle, je l'ai vu, ce X..., il ne m'a pas paru si fort que ça. Maintenant, peut-être que je ne m'y connais pas...

Si, mon ami, vous vous y connaissez parfaitement, et si X... vous a ennuyé, c'est qu'il est vraiment ennuyant. Ne vous en rapportez jamais, ou presque jamais au journal.

Dernièrement, un journaliste a dit doucement, très doucement, avec beaucoup d'égards et de tact, sa façon de penser, qui est celle du public, sur l'effet déplorable que produit toujours certaine actrice sur l'auditoire.

Aussitôt, grande colère d'un parent de la dame, qui s'arme de rage et d'idées de vengeance et s'en va, déambulant dans les rues, à la recherche du journaliste qu'il veut pourfendre. Le contact a lieu, échange de coups de poing et poursuite en cour.

Tout cela est fort joli pour la galerie, mais ne donne pas un atome de talent de plus à la dame.

Les journaux devraient s'entendre sur les conditions à imposer aux théâtres, pour leurs annonces, au lieu de les subir, et surtout refuser tout billet de faveur, afin de conserver leur liberté d'action, d'appréciation et de langage.

Les bons acteurs, les artistes, ne mendient pas tant la réclame ; ils sont connus et ne cherchent pas à se faire mousser comme les cabotins.

◆◆ Botrel a tellement et si bien chanté sa Bretagne, que nombre de Canadiens sont persua-

dés que c'est certainement le coin de France le plus religieux de notre ancienne mère-patrie, mais si l'on prend pour base le vote des députés de cette région, on voit que cela n'est pas exact et que la Normandie a droit de réclamer la palme, à ce point de vue.

L'ancienne province de Bretagne a été divisée en cinq départements : Ile et Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan et Loire-Inférieure. Or, sur ces cinq départements, un seul, celui de la Loire-Inférieure, a voté entièrement pour le maintien des congrégations ; dans les quatre autres, certains arrondissements, entre autres celui où se trouve situé Paimpol, ont voté contre.

L'ancienne province de Normandie a été divisée également en cinq départements : Eure, Seine-Inférieure, Calvados, Manche et Orne. Trois d'entre eux : la Manche, le Calvados et l'Orne, ont voté entièrement pour le maintien des congrégations, et il n'y a eu d'opposition que dans deux départements.

C'est à la demande d'un Normand que je donne ces renseignements.

En parlant de congrégations, demandez donc à vos amis quel est, à leur avis, le nombre des religieux et religieuses en France. Je l'ai fait moi-même, et les réponses que j'ai reçues m'ont donné une diversité de chiffres assez curieuse :

—Cinquante mille.

—Cent mille.

—Vingt-cinq mille.

—Cent vingt mille.

Personne n'est donc bien renseigné, car il y en avait, en 1900, "deux cent douze mille."

Dans ces deux cent douze mille n'est pas compris le clergé séculier, qui n'est pas touché par les décrets, et qui compte à peu près trente et un mille prêtres.

Maintenant, demandez à vos mêmes amis combien de religieux sont forcés de fermer leurs établissements, et combien sont autorisés à rester dans les leurs.

—Ils sont tous chassés.

Il n'en restera guère, deux ou trois mille peut-être.

C'est encore une erreur.

On évalue à trente-cinq mille le nombre des religieux et religieuses qui sont atteints par les décrets, et il en résulte que cent soixante-quinze mille environ restent en France, à part des trente-et-un mille prêtres séculiers qui, comme je l'ai dit plus haut, n'ont pas à s'occuper des nouvelles lois.

L'élément religieux est donc encore représenté en France par deux cent cinq mille membres.

Je prends ces chiffres dans un journal tout à fait anti-gouvernemental, et je les publie sans aucun commentaire.

◆◆ En France tout finit par des chansons, dit-on toujours, et je ne vois pas pourquoi ma causerie ne finirait pas comme cela aussi.

Vous aimez les chansons bretonnes ? en voici une de Yaou Nibor, chansonnier tout aussi connu, sinon plus, que Botrel :

L'ISLANDAIS

I

—Me r'voilà su' l' plancher des vaches,
Dans mon vieux pays de Paimpol,
Oùs'qu'on peut s' flanquer des pistaches,
En buvant au cidre à plein bol.
Sans fair' de bruit poussons la porte.
Et chez nous surprenons Margot.
Mais, c'est moi l' surpris, l' diabl' m'emporte !
Car, au lieu d' femm' j' trouve un marmot.

II

Puisque c't' anné j' fais la trouvaille
D'un p'tit mioch' quand j' rentre au pays,
Voyons donc c' que c'est qu' la marmaille ?
C'est un gas ! Quell' noc', mes amis...
Al' pas peur de moi, ma p'tit' graine,
Et laisse-moi t' bercer dans mes bras ;
En attendant qu' ta mère revienne,
Allons, fais dodo, mon p'tit gas.

III

Bien ! à c't' heur' te v'la dev'nu sage
Comme un chérubin du bon Dieu ;
Puisque t' as fini ton tapage,
Viens su' moi t' chauffer près du feu,
Allons, vas-y d' ta belle risette,

Pour montrer qu' tu m' fais bon accueil.
Tu ris' mon p'tit goëland, t'es chouette,
Tiens, faut qu' pour ça j' t'embrass' su' l'oeil.

IV

Hein ! ça piqu', tu-fais la grimace :
J' m'aperçois qu' ma barb' d'Islandais
A r'brouss' poil doit râcler ta face
Rose et fraîch' de p'tit Paimpolais.
On voit ben qu' t'as pas l'habitude
De r'sentir la brosse à papa
Qu' ta p'tit mèr' va trouver moins rude.
Mais, chut ! taisons-nous, la voilà.

V

—“ Salut, Margot ! ”
—“ Te v'là, Jean-Pierre !
“ Pardonn' moi, j' viens d' fair' mon marché.”
—Y a pas d' mal, puisque me v'là père,
Et qu' là-bas la pêche a marché.
Allons, bécottons-nous, ma femme,
Et donn' la goutte à not' premier
Qui n' s'ra pas,—c'est dans not' programme,—
J' l'espère ben, not' petit dernier.

Ce n'est pas une nouveauté que cette chanson,
car elle a été composée il y a plus de vingt ans,
mais elle n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa
naïveté.

LEON LEDIEU.

LE VIEUX CANADIEN

(Voir gravure)

Nous continuons aujourd'hui la publication des
tableaux essentiellement canadiens, dûs au talent
de M. Edmond-J. Massicotte, et dont la série com-
plète formera une galerie artistique des plus pré-
cieuses.

Le vieux Canadien de nos campagnes est
un dessin typique admirablement tracé. Son cos-
tume rustique est d'un réalisme saisissant. L'at-
titude où l'artiste a campé son personnage est
également bien vécue. Le bonhomme, “ char-
geant ” sa pipe dans une blague de vessie, nous
peint bien l'image des vieux fumeurs du pays,
aux heures de repos.

Dans ses oeuvres artistiques, Monsieur Massi-
cotte s'inspire de sujets nationaux, dont la saveur
charme les esprits les plus subtils. Aussi, mérit-
t-il d'en être chaudement félicité.

LES AJONCS

A l'heure où rentrent de campagne
Les bricks fuyant le mauvais temps,
Le soleil dore la Bretagne
Comme pour un second printemps :
Sur la morne lande bretonne,
Sur les talus de granit gris,
Les ajoncs d'automne
Sont tous reflouris !

Depuis janvier nous sommes veuves,
En proie aux mortelles douleurs ;
Mais voici le temps des épreuves
Qui meurt... quand renaissent les fleurs.
Sur la falaise monotone,
Allons “ espérer ” nos maris :
Les ajoncs d'automne
Sont tous reflouris !

Ils trouveront, plein leurs chaumières,
De joyeux baisers réchauffants :
Baisers d'aïeules et de mères,
Baisers de femmes et d'enfants ;
Ils trouveront pleine la tonne,
Du jus des pommiers rabougris :
Les ajoncs d'automne
Sont tous reflouris !

Mais là-bas, sur la vague altièrre,
Voici venir leur bâtiment !
Ils cinglent sur nous, vent arrière,
Et seront là dans un moment !
Déjà, pour “ bonjourer ” leurs femmes,
Ils lancent au ciel un long cri :
Les fleurs et les âmes,
Tout est reflouri !

THEODORE BOTREL

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

AROUZOIS. — Trop souvent les campagnards
emploient ce mot, qui n'est pas français, pour
ARROSOIR. Au lieu de dire : L'AROUZOIS fait
reverdir les jardins, dites : L'ARROSOIR fait re-
verdir les jardins.

ARRÊTER DE. — Est une locution vicieuse
dans le sens de CESSER DE. Ainsi, ne dites pas :
Les femmes n'ARRÊTENT pas DE parler, dites :
Les femmes ne CESSENT pas DE parler.

ARRIERAGES. — Cet ancien mot français est
tombé en désuétude, et il a été remplacé par AR-
RERAGES. Dites : Qui paie ses ARRERAGES

de dime s'enrichit, mais non pas : Qui paie ses
ARRIERAGES de dime s'enrichit.

ARRIMER. — Ne doit s'employer que dans le
sens d'arranger la cargaison d'un vaisseau. Il
n'est donc pas français de dire : Je viens d'ARRI-
MER mon attelage. Il faudrait dire : Je viens
d'APPAREILLER mon attelage.

ARRIVER. — Ne saurait s'employer dans le
sens d'ETRE COMPARABLE. Au lieu de dire :
Votre cheval n'ARRIVE pas avec le mien, dites :
Votre cheval EST INCOMPARABLE au mien.
L'EDUCATEUR.



CAPTURE AU NOEUD COULANT DES BUFFLES SAUVAGES DE CEYLAN

A moins d'être pris très jeune, le buffle sauvage est très difficile à apprivoiser. La chasse de
cet animal se fait dans la partie orientale de l'île, où la végétation est extrêmement dense.

Lorsqu'on veut renouveler la provision de bétail, on capture les buffles avec un procédé cu-
rieux. De solides noeuds coulants, faits avec d'épaisses cordes de jungles, sont suspendus aux bran-
ches des arbres sur les lisières des clairières ; les rabatteurs poussent les troupeaux sauvages, de
manière à ce qu'ils sortent de la forêt pour gagner les terrains accouverts.

En s'élançant hors de la lisière, les bêtes se prennent le cou dans les noeuds coulants, et dès
lors il est facile de s'en rendre maître.

POSTE EN FAMILLE

M. Gagner. — Merci pour votre envoi, qui sera
bientôt publié.

A. C., Montréal. — Publierons votre poésie sur
“ Mont-Royal. “ Conte arabe ” sera le bien-
venu. Nous tirerons le meilleur parti possible de
vos travaux sur les Mahométans. Veuillez passer
à nos bureaux.

Fervant. — Quant aux idées qu'il contient, vo-
tre sonnet nous semble de nature à jeter un peu
de ridicule sur nos dévoués collaborateurs. Vous
écrivez mieux la prose que les vers. Vous parais-
sez ignorer certaines règles de la prosodie fran-
çaise. Servez-nous encore de votre excellente
prose.

A TOUS NOS COLLABORATEURS. — Tout
pseudonyme doit être accompagné d'un nom res-
ponsable, que nous tiendrons secret. Avis aux in-
téressés.

UNE BANQUE PROSPÈRE

Nous attirons particulièrement l'attention de
nos lecteurs sur le cinquante-sixième rapport an-
nuel de la Banque d'Epargne de la Cité et du
District de Montréal, dont nous publions la teneur
dans une autre page.

A la lecture de ce rapport, il est facile de cons-
tater que, grâce à l'habileté de ses directeurs et
de son gérant général, M. A.-P. Lespérance, la
Banque d'Epargne est une de nos institutions fi-
nancières les plus florissantes, et qu'elle mérite
l'encouragement du public.

PENSÉES

On revient de tout et on revient à tout.

* * *

La peur n'est pas dans le danger, elle est en
nous.

* * *

Je ne sais pas ce que je veux, mais je sais bien
ce que je ne veux pas.

* * *

La vie, que nous trouvons trop courte, se com-
pose de beaucoup de journées que nous trouvons
trop longues.

COMPARAISON INUTILE

Aucun remède ne peut être comparé au BAUME
RHUMAL pour soigner le rhume, la bronchite, la
coqueluche, la grippe.

BOTREL CHEZ LES IROQUOIS

L'un des plus jolis souvenirs, peut-être, que le barde breton et sa compagne emporteront de leur séjour chez nous sera celui de la petite excursion qu'ils firent à la réserve indienne de Caughnawaga, le dimanche, 26 avril dernier.

Sur invitation de M. l'abbé Forbes, curé, M. et Mme Botrel, accompagnés de quelques amis et d'un certain nombre de journalistes, s'en sont donc allés, par un soleil idéal, ce matin-là, entendre la messe "sauvage" dans la petite église, toute peuplée de souvenirs, qui dresse son clocher sur l'emplacement de l'antique et imprenable Fort Saint-Louis.

Les distingués visiteurs étaient publiquement attendus, et il y avait double fête au sein de la bourgade, car se préparait aussi pour le même jour une solennelle cérémonie. Celle du baptême indien du R. P. Granger, S. J., appelé à la succession de M. l'abbé Forbes dans la desserte de la mission. Aussi, les Iroquoises avaient-elles arboré leurs toilettes les plus brillantes et leurs "couvertes" les plus "arc-en-ciel" pour la circonstance, tandis qu'avait été requis, pour en parler les chefs, tout ce qui reste encore dans la tribu des costumes de guerre de jadis.

Après l'office divin, célébré en grande pompe par M. L. Bouhier, P. S. S., compatriote de Botrel, tout le monde se rassembla donc en face du presbytère.

Celui-ci, attendant à l'église, est bâti, comme on sait, juste à la place de l'ancienne forteresse du Sault Saint-Louis, le mur entourant le jardin curial est le même — un peu effrité seulement — qui protégeait le fort. On y voit encore les meurtrières par où passaient les boulets dirigés par nos ancêtres à nous sur les ancêtres de ceux qui vivent aujourd'hui, paisibles et domptés, autour de cette église.

Cette cérémonie bizarre du baptême indien, accompagné de danses, de cris gutturaux et du brandissement des tamohawks, a été souvent décrite, contentons-nous de dire qu'après avoir admis dans la tribu le R. P. Granger, sous le nom de "Kenwenteshon" (jour sans déclin), il fallut que fussent aussi baptisés le poète breton puis sa "douce". Lui, reçut le nom de Rohatiio (celui qui chante bien), et à



Madame Botrel, fut donnée la poétique appellation de Onikonriio (la douce).

Inutile de dire si les deux nouveaux initiés semblaient jouir de la scène dont ils étaient à la fois acteurs et spectateurs. A un moment donné, les hommes et les femmes de la tribu défilèrent, enthousiastes, devant les Bretons et leur offrirent leurs présents. En un instant, M. et Mme Botrel eurent les mains remplies de ces bibelots voyants, brodés de perles de verre ; il y en avait de toutes les formes, de tous les genres et de toutes les couleurs. Devant ce spectacle, avec un brin de bonne volonté au service de quelque imagination, on se serait représenté le malin Cartier venant de conclure un traité de paix avec les farouches enfants des bois, à la prime aurore de la colonie. Cependant, que de choses, même dans ce décor qui voulait être

antique, nous ramenaient aux temps présents ! N'y avait-il pas un maire et un président qui prononcèrent des discours pour clore la démonstration ?

Puis, tout le monde se dispersa, les sauvages avec leurs sauvagesses, tandis que les visiteurs allaient, une dernière petite heure encore, jouir des charmes de l'hospitalité, si large et si aimable, de M. le curé de Caughnawaga.

L'instant du départ vint vite, trop vite au gré de tous, et dans une chaloupe immense — que nous nous plaisions à appeler "pirogue", par amour de la couleur locale — les gais excursionnistes prirent place pour, à travers le grand fleuve, regagner la ville aux bruyantes rumeurs.

Quant à nous, c'est à l'amabilité toute gracieuse de M. l'abbé Bouhier, P. S. S., que nous devons de pouvoir faire admirer à nos lecteurs les jolies scènes photographiées de cette inoubliable journée. Qu'il nous soit permis de lui en offrir de nouveau et publiquement l'expression de notre reconnaissance.

COLETTE.

Nos sentiments dépendent de nos idées, et réciproquement.

* * *

Les mots sont comme les cloches, auxquelles on fait dire tout ce qu'on veut.

* * *

Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-même, il la confirme.

Vieilles Bombardes et Canons Modernes

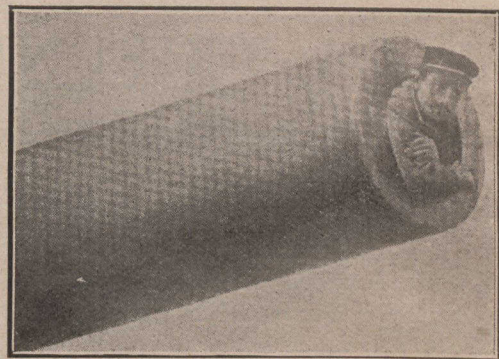
Les Américains, que leurs récentes conquêtes ont enfiévrés d'ambitions guerrières, ont voulu détenir, après tant d'autres records, celui de l'artillerie. Pour défendre le port de New-York, un de leurs chefs militaires les plus distingués, le général Flagler, avait ordonné la construction, dans l'arsenal de Watervliet, de quarante canons de 16 pouces, c'est-à-dire d'un calibre dépassant celui de la fameuse pièce de 16 pouces 26, construite par la maison Armstrong, et qui passait, jusqu'ici, pour la plus puissante du monde. Le successeur du général Flagler, le général Crozier, semble avoir pensé qu'un aussi colossal armement était inutile, et il n'a fait achever qu'un seul des quarante canons commandés. C'est cette pièce formidable que représente une de nos illustrations, exécutée d'après une photographie prise au polygone de Sandy Hook, pendant des tirs d'essai. Au cours des essais, on n'a usé que de charges de poudre restreintes, ce qui a réduit considérablement la portée du canon, laquelle, avec charge entière, doit atteindre 21 milles. La charge maxima de poudre est de 1,060 livres anglaises, la

le rôle joué par quatre pièces d'artillerie anglaise, pendant la bataille de Crécy, est demeuré fameux dans l'Histoire, ainsi que celui des canons d'Edouard III au siège de Calais, en 1346. Mais ces canons primitifs n'étaient pas fondus ; ils étaient faits de bandes de fer ajustées bout à bout et attachées avec des cercles de fer ; les boulets, projetés avec plus de fracas que de force par ces espèces de mortiers, étaient de pierre.

Il faut passer au XVI^e siècle pour trouver mention de canons fondus d'une seule pièce en un métal dur et mélangé qu'on appela "métal de fonte ou bronze". C'était probablement de ce métal qu'étaient faits les canons avec lesquels Louis XI attaqua, en 1477, les villes de Flandre et de Picardie ; la longueur et le poids de ces pièces, coulées à Paris, à Orléans, à Tours et à Amiens, émerveillèrent les contemporains, ainsi que la grosseur des boulets de fer, fabriqués à Creil.

Les Anglais mirent quelque temps à imiter les perfectionnements de l'artillerie française, si l'on en croit un passage des annales de Stowe :

" Cette année 1535, John Owen commença à



UN CANON MODERNE.—Un servant dans la bouche du nouveau canon américain de 16 pouces

caronade, espèce de canon court, fut inventé par le général Robert Melville, en 1779.

Dans la gravure que nous publions ci-contre, on voit les servants de la pièce de siège mise en batterie, peiner à force de bras pour déplacer le canon de son affût. On n'eut, en effet, qu'assez tard l'idée de placer les pièces sur des affûts à roues, auxquels pouvaient être attelés des chevaux, et le premier usage de l'artillerie à cheval, proprement dite, est généralement attribué à Frédéric le Grand. Mais cette attribution n'est pas tout à fait juste, Frédéric le Grand eut pour précurseur,



LES ORIGINES DE L'ARTILLERIE.—Mise en batterie d'une pièce de siège au XVI^e siècle

conflagration donne à un obus long de 5 pieds et pesant 2,300 livres une vitesse initiale de 2,300 pieds par seconde. Mais aussi, chaque coup du canon de Watervliet revient à plus de 1,250 dollars, et la pièce ne sera pas capable d'en tirer plus d'une quarantaine.

Quelques chiffres encore pour les techniciens :

La longueur totale du nouveau canon est de 49 pieds 7 pouces ; son poids, de 130 tonnes ; son diamètre à la culasse, de 6 pieds 2 pouces. Sa construction n'a pas duré moins de quatre années et a coûté au gouvernement américain près d'un million de dollars. Vingt canonnières sont nécessaires pour les services de cette pièce monstre.

On peut dire que le canon américain de 16 pouces marque, dans l'histoire de l'artillerie, une étape qui, sans doute, ne sera pas dépassée d'ici longtemps. Aussi, nous a-t-il paru intéressant de rapprocher de ce type colossal de nos savants engins de guerre moderne, un spécimen des premiers canons de siège ; de la comparaison des deux pièces on tirera une impression saisissante des progrès accomplis en cinq siècles par l'artillerie.

On sait que les premiers canons ont été employés au XI^e siècle ; Edouard III fit usage de "bombardes" dans sa campagne contre les Ecossais, en 1327, et les Français usèrent de pareils engins au siège de Guy-Guillaume, en 1338 ; enfin,

faire des pièces d'artillerie de cuivre, telles que canons, couleuvrines et autres semblables. " Il fut le premier Anglais qui eût jamais fait de pareilles pièces en Angleterre." On en conserve des exemplaires dans le château de Douvres et dans la Tour de Londres.

C'est à deux étrangers, dont un Français, Pierre Baud, et Pieter van Collen, au service de Henri VIII, qu'est due l'invention des canons en fonte de fer et des premiers obus. Voici la description curieuse qu'on en trouve dans les annales du temps :

" A l'usage de ces pièces, les dits Pierre et Pieter firent faire certains boulets creux de fonte de fer qui devaient être remplis d'artifices, et les plus gros étaient munis de vis de fer pour recevoir des mèches enflammées, afin que le feu pût être mis aux artifices et le boulet creux mis en pièces, dont la plus petite, en touchant un homme, le tuerait ou le gâterait."

D'après le Père Daniel, les boulets rouges auraient été employés pour la première fois par le maréchal de Matignon, au siège de La Fère, en 1580, mais il paraît que leur origine remonterait au siège de Cherbourg par les Anglais, en 1418. Enfin, l'obusier, qui n'était qu'un mortier perfectionné, fut, dit-on, inventé par Belidor et employé pour la première fois au siège d'Ath en 1697 ; la

au XVI^e siècle, un modeste canonier normand, du nom de Charles Brise, " qui avait navigué depuis longtemps aux Indes occidentales, dans des vaisseaux des corsaires, et s'était adonné à manier le canon durant tout le cours des guerres civiles."

Un savant autrichien dit que le nez des Européens est un organe dégradé et une disgrâce pour la civilisation. Il admire le nez large et les narines dilatées du nègre, et dit que c'est le nez qui peut sentir. Il attribue cette dégénération à l'habitude de fumer la cigarette et à la densité de la population.

* * *

Un journal de Londres dit que, depuis que la lumière électrique a été introduite dans les théâtres, les artistes ont bien meilleure voix. En voici la raison : ils ont moins chaud et ne transpirent pas, et ne se sentent pas mal à l'aise lorsqu'ils chantent. L'atmosphère étant meilleure et la température plus égale dans toute la salle, ils prennent moins froid en chantant ou en jouant. Leurs gorges ne deviennent pas sèches et leurs voix ne souffrent pas comme dans les salles où l'on se sert de gaz.

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

Sous la présente rubrique nous publierons les essais inédits des jeunes littérateurs qui voudront bien nous honorer de leur collaboration.

A cette page n'auront accès que des compositions originales, courtes et bien bâties.

Les jeunes écrivains des deux sexes sont invités à collaborer à l'oeuvre nouvelle, qui, nous l'espérons, sera couronnée de succès.

De temps en temps nous proposerons des sujets de composition, qui feront l'objet de tournois intellectuels.

Tels concours ne manqueront pas d'exciter le plus vif intérêt.

LE THERMO-BAROMÈTRE

A Mlle B. L.....

Très savante combinaison,
Travail exquis, de main de maître,
Mon coeur, en aucune saison,
Me sert de thermo-baromètre.

LE THERMOMETRE

I

Sensible au moindre changement,
Le thermomètre monte ou baisse ;
De même, à chaque mouvement,
Mon coeur baisse ou monte sans cesse.

II

Hier, il ne marquait presque rien,
Je vous vis et, sans crier gare,
Il a grimpé, grimpé si bien,
Que je tremble qu'il ne s'égare.

III

Mais demain l'orage viendra,
(En amour, dame ! on se chamaille),
Et le mercure descendra
Tant que durera la bataille.

Mais, après la guerre, la paix.
La flamme venant à renaître,
S'en ira le brouillard épais,
Et montera le thermomètre.

Mai, 1903.

LE BAROMETRE

I

Marquant la pluie ou le beau temps,
Le baromètre est clair ou trouble ;
Ainsi, changeant à tous instants,
Mon coeur reste calme ou se trouble.

II

Pendant que j'étais sans amour,
Il était d'un terne, d'un terne !
Je vous ai rencontré, un jour,
Et depuis je sens qu'il alterne.

III

Quand nous nous faisons les gros yeux,
(En amour, dame ! c'est l'usage),
Il s'embrouille, on dirait les cieus,
Tout barbouillés, un jour d'orage.

J.-ETIENNE GAUTHIER.

DÉMÉNAGEONS !

Là, sur une charrette, une poutre branlante
Vient, menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux, attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue.

BOILEAU.

Aimez-vous la poussière, le vacarme, la confusion ?
Aimez-vous la faim, la soif, la fatigue ?...
Vous trouverez tout ça dans — un naufrage ? —
oui ; et dans un déménagement.

Vous me direz : "Ce sont des inconvénients
qu'on souffre, mais qu'on n'aime pas." — Je
vous demande pardon. Bien des maîtresses de
maison ne détestent pas cela. Où trouver l'expli-
cation de ce goût dépravé et dangereux : c'est une
autre question. Dans ce je ne sais quoi d'excitant
et d'enivrant, qui fait aimer au cheval de bataille
le fracas des armes, au bandit, les vols périlleux,
au général, les batailles rangées, probablement.

Que de charmes divers, à nul autre compara-
bles !

D'abord, la délicieuse incertitude du logis futur
et les recherches innombrables et non moins déli-
cieuses faites pour dissiper cette incertitude ; les
pèlerinages à toutes les maisons à louer ; le coup
d'oeil — discret — jeté, par ce moyen, sur les mé-
nages, dans l'intimité de nos bons amis ; la con-

naissance enfin acquise des secrets du foyer des
autres. La boue, ramassée dans toutes ces cour-
ses, fait ressembler les parquets au fond d'un
égoût. Qu'importe : on trotte.

Arrive le départ, le coup de feu du déména-
gement. C'est là que se révèle la présence d'es-
prit, toutes les ressources d'une tête sensée, la
trempe du caractère. On se croirait en présence
de la femme forte de l'écriture. On admire — et
l'on craint — en conséquence. Elle s'entend aussi
bien à mettre les déménageurs dedans, qu'à met-
tre son mari dehors, quand il devient encombrant.
Et Dieu sait s'il y en a de l'encombrement : on
peut mettre le pied sur le chat, les porcelaines
précieuses, le chien ou les enfants ; on n'a que
l'embarras du choix. Les vieux meubles sont
douillettement emmitoufflés ; les neufs, fièrement
exhibés, sur le sommet des charges. Elle a heu-
reusement ce don, — qu'avait Napoléon : — elle
sait découvrir et utiliser tous les talents : les en-
fants roulent avec des paquets, du haut en bas
des escaliers ; le mari cogne des clous dans les
caisses et se cogne sur les doigts.

La famine du premier jour de l'emménagement
et la question de savoir où l'on couchera la pre-
mière nuit : dans la cuisine, dans une chambre
ou dans le salon, sur un lit, sur le piano, dans une
caisse ou à terre, voilà la série des plaisirs.

Aimez-vous la poussière, le vacarme, la confu-
sion ? aimez-vous la faim, la soif, la fatigue ?...
Vous aimez le déménagement.

FERVANT.

LES FLEURS DE LA MORT

Quand la mort inflexible à jamais nous emporte,
Réduisant à néant même le souvenir,
Nous laissons après nous planant sur l'avenir
Un rêve inspirateur d'humanité plus forte.

Survivance idéale, où reste, sans périr,
Tout le passé lointain, qui toujours nous exhorte
A vivre avec amour, longtemps ou peu qu'importe !
Tout ce qui dans la vie égale et fait souffrir.

Phénomène sublime, où l'on entrevoit l'âme,
Avivant d'âge en âge la rutilante flamme,
Dont brille l'espérance au ciel des lendemains ;

Jusqu'au jour où la terre, inféconde et moins
[belle,
Dans un suprême adieu verra la mort cruelle
Emporter dans ses bras le dernier des humains.

L. D'ORNANO.

Mai, 1903.

LES PLATEAUX DE LA VIE

Emporté sur le flot de mes dix-huit printemps,
Sans penser à l'automne, à l'hiver, aux autans ;
Caressé par les songes ;
Ecoutant, tout joyeux, leurs aimables mensonges ;
Le coeur vibrant d'espoir,
Vierge de tout contact, sans haine, sans envie,
Escaladais, ardent, le Mont-Blanc de la Vie,
Au déclin d'un beau soir.

Au bas, ayant laissé le plateau de l'Enfance,
Où fleurissent les jeux, la candeur, l'innocence,
Et franchi le coteau
Qui monte doucement vers le second plateau,
— Plateau de la Jeunesse —
J'allais sur ses sentiers, étranger au malheur,
Ignoré des chagrins, ignorant la douleur,
Au bras de la Sagesse ;

Quand, soudain, comme un songe, en un riche
[décor
De verdure, de fleurs, d'argent, de pourpre et d'or,
Un palais féérique
Apparut à mes yeux. Sous son large portique,
Au marbre éblouissant,
Les Attraites, en grand nombre, étendus sur des
[roses,
Invitaient, souriants, les êtres et les choses,
D'un geste caressant.

Curieux et ravi, j'allais suivre la foule
Qui s'y précipitait, telle une immense houle
Qui mugit et se tord ;
Quand, d'un mot, la Sagesse, apaisant mon trans-
[port :

"Viens ! mon enfant", dit-elle,
"Évite du Plaisir le palais enjoleur :
"On y trouve toujours la honte et la douleur.
"Viens ! et sois-moi fidèle !"

Je suivis la Sagesse ; et bientôt je pus voir,
Sortant par l'autre porte, une foule au pouvoir
De la décrépitude,
Du dégoût, de l'horreur et de l'inquiétude,
Des pleurs et du remords !
Tous portaient sur leur front soucieux et livide,
Ce front, hier encor, si joyeux, si candide,
Le cachet de la mort.

Etreignant fortement le bras de la Sagesse,
Vers le plateau suivant précédant la Vieillesse,
Je dirigeai mes pas,
Aux plaisirs entrevus, à leurs trompeurs appas,
Lançant un triple adieu.
Vers le sommet du mont, continuant ma route,
A l'ultime plateau je parviendrai, sans doute,
C'est le secret de Dieu !

AUGUSTE CHARBONNIER.

Lorsque le fou se tait, il est réputé sage.

N'est pas toujours joyeux qui danse.

Les petites âmes ont seules le secret des petites
âmes.

Un papillon sans ses ailes de couleur, c'est une
chenille.



LE VIEUX CANADIEN.—(Dessin inédit de M. Edmond J. Massicotte)

LA MODE ILLUSTRÉE

LA ROBE

On peut dire en vérité que la mode du costume court se généralise : un sur cent est à peu près la moyenne de ce qu'on voit. Et, cependant, tendance à noter, les personnes qui craignent le plus l'excentricité, songent sérieusement à l'adopter.

Au point de vue pratique, en effet, rien ne vaut le trotteur court, et l'on peut prévoir dès maintenant que les longues jupes plissées des costumes-tailleur, tels qu'on les conçoit aujourd'hui, nous y conduiront infailliblement. Une telle idée, au premier abord, paraît un peu paradoxale. Mais si, à l'intérieur, nous apprécions les robes à traîne, l'harmonie de leurs lignes onduleuses et fuyantes, qui allongent la silhouette et lui donnent une élégance extrême, les relever dans la rue devient si difficile, la quantité d'étoffe qu'elles réclament maintenant les rend si lourdes, que nous ne manquerons pas de saisir la première occasion d'y renoncer, du moins pour les courses du matin. Nous n'accepterons jamais de paraître encombrée de notre costume, dont le rôle est de nous parer, non de nuire à l'aisance de nos mouvements. La vogue prolongée du volant en forme n'a pas d'autre raison, lui qui, sans alourdir la robe, évasé si joliment du bas. Avec lui, d'un geste sobre arrondissant le bras, on saisit au bout du doigt la couture de derrière de sa jupe, qui, aussitôt, avec un gentil bruit de soie, remonte régulièrement tout autour, sans que la grâce y perde rien.

C'est incomparable. Aussi, les couturiers, avides de faire du nouveau, ont-ils dû user de stratagème pour le détrôner et faire agréer de leurs clientes les modèles plissés qu'ils voulaient lancer. De là, sans doute, l'invention des empiècements, qui, gracieux quelquefois, remplacent parfois désavantageusement la robe moulant la hanche, et les plis piqués jusqu'à hauteur du genou.

Mais puisqu'une robe bien faite, lorsqu'on la retrouse dans la rue, doit simuler la robe aux chevilles, pourquoi ne pas adopter franchement, pour les courses, le costume court, qui donne toute liberté aux mouvements ? D'aucuns prétendent qu'il manque de grâce, que le juponage en est rarement bien entendu, qu'il ne convient pas à tout âge, etc. En somme, tout dépend de l'intelligence apportée au choix de la forme et des garnitures.

Le costume court, qui est le "trotteur" par excellence, ne doit rappeler en rien les robes des toutes jeunes filles, et c'est le grand défaut de la plupart de ceux qu'on voit. Il doit être du genre tailleur pur, c'est-à-dire se recommander par la précision de lignes et la sobriété de garnitures des vêtements destinés aux messieurs. Donc, pour lui, rien que des étoffes classiques ayant du maintien, pas de volants froufrounants ni de garnitures fantaisistes : jupes simples, plissées ou en forme, jupes de sport, en un mot, sans autre ornement que des piqués, des straps piqués ou des tresses tailleur ; boléros et vestes, ou, mieux encore, ces petits vêtements droits à deux coutures dans le dos, si gentils et si coquets, qui font fureur, ce printemps-ci ; tout cela, net, correct, bien ajusté, avec le haut col blanc et la cravate masculine se détachant sur la chemisette,

Dans ces conditions, il peut convenir aussi bien aux toutes jeunes femmes qu'aux mamans très sages ; et même ces dernières fussent-elles un peu fortes, si elles ont le sens de s'en tenir, pour la veste, aux formes les moins ajustées, elles n'auraient pas à craindre d'encourir le moindre ridicule, surtout si le chapeau qui complète leur costume est bien approprié aussi à leur âge.

L'HABILLEMENT A LA MAISON

Les robes d'intérieur et les matinées

Il est un point bien établi. C'est dans notre home, entourée de tous les objets que nous sommes plu à réunir à l'entour de nous, que nous pouvons le mieux déployer notre bon goût et songer à nous habiller en vue de plaire à notre entourage.

Ne croyez pas, Madame, qu'il soit superflu d'être coquette uniquement pour votre seigneur et maître. Certainement, vous ne devez pas adopter un genre d'habillement qui ne cadrerait ni avec votre intérieur ni avec votre position ; mais, en gardant une juste note, il est tout au moins nécessaire que vous ayez une mise soignée.

L'antique peignoir nous rend encore des services pour vaquer aux soins du ménage, mais c'est tout. Sans grâce, il ne peut que nous vêtir, il ne nous habille pas.

Ce qui doit plutôt nous occuper, c'est la coquette toilette d'intérieur qui se compose habituellement d'une longue robe d'une seule pièce.

Quelques personnes continuent à affectionner les matinées, que l'on porte soit avec une jupe

simple, manche-blouse longue, terminée par un poignet ou un volant, est très pratique. La manche bouffante avec engageante de dentelle descendant un peu plus bas que le coude, est plus coquette. Très élégamment, c'est le mancheron ajusté d'où part une molle envolée formant sabot, ou la gracieuse manche à la Juive.

On fait aussi la véritable forme pagode très évasée du bas, avec ample parement.

Les nouvelles matinées sont droites, ayant beaucoup d'analogie avec nos petits vêtements. En somme, c'est un caraco appelé aussi passe-partout.

Je ne vous dirai pas les tissus que vous devrez choisir, car tous s'emploient ; mais la souplesse est surtout prisée ; soie, coton, laine rivalisent pour nous embellir.

LES FANFRELUCHES

Petits cols de fantaisie et rabats

Quelle est celle de vous, chères lectrices, qui n'a reconnu tous les bons services que les garnitures mobiles peuvent nous rendre ?

Une cravate, un col, bien choisis, donnent un petit air coquet à notre toilette ; ce n'est rien, l'adjonction de cette fanfreluche, et, cependant, voyez comme la note générale se trouve vite changée.



Ces parures bien féminines corrigent la sécheresse du costume-tailleur, habillent la trop simple chemisette, en un mot, elles font partie intégrante de notre toilette ; c'est pourquoi nous tenons à vous donner quelques modèles nouveaux, car, si vous n'êtes déjà au courant, apprenez, mesdames, que la cravate de forme droite, que l'on était obligée de nouer soi-même et qui, par cela même, se froissait si vite, la cravate, dis-je, est quelque peu passée dans le domaine des oubliettes. En ce moment, on lui préfère les rabats de différents genres.

Tout ce qui se rapproche plus ou moins de l'étole a droit de cité, tout ce qui allonge la ligne est fait pour nous plaire. La forme régente, tout en se portant encore, n'a pas ce cachet de nouveauté que nous trouvons aux rabats : ils sont d'une seule pièce ou bien en deux parties, on les superpose au nombre de deux ou trois, et c'est la mousseline, la batiste, le linon, voire même la toile fine, avec broderies, incrustations, applications de dentelle, qui servent à créer les modèles simples qui se blanchissent aisément.

La mousseline de soie, le satin Liberty, la gaze avec de riches garnitures, font nos parures élégantes.

LES OMBRELLES

Bientôt le soleil va être notre hôte ; aussi, serons-nous bien aises d'abriter notre visage et de le mettre en garde contre ses trop chauds rayons.

Il faut donc dès maintenant songer à nos ombrelles ; mais sachez, mesdames et mesdemoiselles, que le côté utile n'est pas seul en cause, nous sommes coquettes, et tenons à ce que tous les accessoires de notre toilette soient combinés en vue de nous embellir.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la couleur de l'ombrelle devra s'harmoniser avec votre teint ; un taffetas vert ne serait pas plus à une brune qu'un surah rouge à une blonde. Il ne faut pas non plus un contraste trop frappant avec la toilette.

L'ombrelle blanche ou crème est, en dépit de sa fragilité, ce qu'il y a de plus pratique, car elle peut être prise avec n'importe quelle robe : claire ou presque foncée.

Nos ombrelles seront, cette saison, fort jolies ;



1.—ROBE DE SOIE GIVRINE AMETHYSTE. — Jupe plissée, montée après un empiècement se continuant en tablier. Corsage blouse plissé, recouvert d'un col de guipure Irlande et d'un col-rabat bordé d'un biais. Ceinture drapée. Manche-blouse plissée, serrée dans un poignet.

2.—JUPE EN DRAP NOIR—doublée de taffetas. Chemisette de taffetas ivoire plissé. Le devant est avec pli rond dissimulant la fermeture. Cette chemisette est garnie d'un biais piqué agrémenté de motifs de passementerie avec pampilles.

semblable, soit avec une jupe de tissu différent ; c'est peut-être plus pratique, car on peut ainsi finir d'user une jupe quelque peu transformée ou tout au moins simplifiée pour la circonstance.

Le plissé "Soleil", revenu en grand honneur, permet de composer des modèles ravissants, l'idée initiale reste la même avec quelques variantes. La forme est toujours droite, vague, laissant seulement deviner les contours ; derrière, le pli Watteau donne de la grâce à l'ensemble ; la robe est ronde, ou longue, ou encore, à traîne. Les plis de tous genres font aussi merveille.

Les cols sont volontiers supprimés ; on préfère le décolletage en carré ou en cœur avec un coquet boléro, un empiècement, ce qui fait bien la robe Empire.

Sur les épaules, des pèlerines en tissus semblables garnies de dentelles, ou le col en lingerie en irlande, en luxeuil, et aussi le fichu Marie-Antoinette ; ceci aussi bien sur la robe d'intérieur que sur la matinée.

Pour les manches, on a également le choix. La

le simple en-cas en sergé glacé ou en taffetas se verra peu, nous affectionnerons des genres d'une délicate élégance.

Du taffetas blanc, ciel, rose, recouvert d'une mousseline ou d'un linon crème ou bis, voilà une ombrelle qui plaira aux jeunes filles. Les dentelles de tous genres, les incrustations de guipure, les applications, les peintures, ou encore les impressions sur chaîne imitant les motifs à la main, que de ravissantes choses charmeront nos yeux !

La diversité des modèles de manche est grande; depuis ceux en bois naturel, cerisier, noisetier (avec deux noisettes naturelles), jusqu'aux bijoux en argent, en or ciselé et surtout en acier damasquiné, comme les manches des vieilles armes de Tolède, on a l'embaras du choix.

RECETTES DE CUISINE

LIMONADE

Prenez trois gros citrons et une livre de sucre en pains. Frottez le sucre sur l'écorce des citrons, pour qu'il en prenne toute la saveur, exprimez ensuite sur ce sucre tout le jus des citrons (il se vend des presse-citrons). Coupez ce qui reste de ces fruits en tranches minces, et répandez dessus une chopine d'eau bouillante. Quand ce liquide est refroidi, passez-le au tamis au-dessus du sucre parfumé et imbibé du jus des citrons. Ajoutez autant d'eau froide qu'il est nécessaire pour rendre la boisson agréable. Ne consommez cette limonade que le lendemain, après l'avoir additionnée d'une cuillerée à thé d'eau de fleur d'orange, si vous l'aimez.

CREME D'ETE

Faites tremper pendant douze heures dans une chopine d'eau le zeste de huit citrons (le zeste est la substance blanche qui adhère à l'écorce du citron). Coulez et faites dissoudre dans cette eau parfumée, une livre et demie de sucre en poudre, auquel vous ajouterez le jus de huit citrons et les blancs de sept oeufs battus, avec un seul jaune. Faites bouillir sur un feu doux, remuant constamment sur un côté ou l'autre jusqu'à ce que le mélange forme une crème épaisse. Mangez très froid.

PAIN CELESTE

Faites bouillir un demi-litre de lait avec un morceau de sucre, une pincée de sel, une pincée de zeste de citron râpé et une demi-cuillerée à thé d'essence d'orange. Quand le lait est réduit de moitié, retirez-le du feu et jetez dedans des tranches de mie de pain bien rondes, suffisamment épaisses. Lorsque ces tranches sont bien humectées, égouttez-les, trempez dans l'oeuf battu et faites-les frire dans du beurre. Servez-les empilées, et en forme de couronne, abondamment saupoudrées de sucre.

MUFFINS

Eléments : 2 pintes de farine, une once et demie de levure, une demi-once de sel ; trois quarts de pinte de lait tiède.

Mettez le lait tiède dans une terrine et délayez la levure ; avec la moitié de la farine, faites un levain que vous placez dans un endroit tiède, lorsqu'il a fait son effet (une heure ou deux, suivant

la température de l'endroit), ajoutez le reste de la farine et le sel ; vous obtenez ainsi une pâte douce ; trois onces de cette pâte suffisent pour un muffin. Formez une boule que vous aplatissez bien, ce qui forme une galette d'à peu près un quart de pouce d'épaisseur ; posez sur une plaque, laissez lever une demi-heure et mettez à feu chaud.

Pendant la cuisson, dix minutes environ, retournez le muffin, sans cela un côté serait plat et l'autre bombe ; les deux côtés doivent être plats. (Le muffin ne se colore que très peu en cuisant.)

Au moment de servir le muffin, on le fend en deux, on le met au feu, et au bout de deux ou trois minutes, le muffin est suffisamment réchauffé ; on beurre les deux côtés, que l'on remet l'un sur l'autre. Saler suivant le goût. La finesse du beurre employé fait la qualité du muffin.

POUR CONSERVER LE LAIT FRAIS

voici un procédé pour conserver le lait frais pendant quelques jours. Emplissez de votre lait

blanc. Quand le chapeau a été bien frotté dans tous les sens, on le rince, en passant partout un morceau d'étoffe de laine imbibé d'eau pure, puis on l'essuie avec un morceau de linge sec. On prépare ensuite une petite caisse ou barrique pour passer le chapeau au soufre ; dans le fond de la barrique on pose une pierre, ou bien une plaque de métal ; on y met du soufre et on l'allume ; on suspend le chapeau dans la barrique, on ferme celle-ci aussi soigneusement que possible ; on y laisse le chapeau pendant une demi-heure ; on le retire, et, afin de lui rendre son lustre, on le repasse avec un fer chaud, en mettant une feuille de papier entre le fer à repasser et le chapeau.

NETTOYAGE DES BOISERIES

Mettre dans un verre d'eau une demi-cuillerée de chaux, le double de sel de soude et remuer le tout avec un morceau de bois, puis prendre une éponge ou un linge et frotter la partie souillée. — Rincer et essuyer bien proprement. Les taches des plus anciennes de boiseries doivent disparaître par ce procédé.

DECORATION DE TABLE

Voici une originale et très décorative façon de dresser les fruits, imaginée à Paris, pour les dîners d'apparat, il y a déjà quelque temps, et que l'on devrait pratiquer aussi en Canada.

Devant chaque couvert, un petit panier évasé, à anse, contenant un bel assortiment des fruits du moment : une pomme, deux ou trois prunes, quelques noix, une ou deux grappes de raisin, vert ou bleu.

Ces petits paniers en faïence de fantaisie peuvent être remplacés aussi bien par des paniers plus ou moins rustiques en osier, de même dimension et de même forme. On peut aussi orner l'anse d'un petit noeud de ruban. Bien entendu, on n'ajoute aucun autre surtout de fruits, sur la table, mais seulement les bonbons, olives, et amandes salées, qui accompagnent d'ordinaire tout repas de gala.

LE PETROLE IN-ODORE

Les pétroles les plus raffinés comme les plus communs présentent un même inconvénient, une odeur insupportable. On peut éviter ce désagrément par l'introduction dans le réservoir à pétrole, suivant ses dimensions, de deux ou trois boules de naphthaline ordinaire (boules em-

ployées pour la conservation des fourrures), et l'on ajoute toutes les semaines, ou à des intervalles de temps que l'usage indiquera, une boule nouvelle. L'odeur disparaît et la flamme est beaucoup plus éclairante.

PETITS CONSEILS

Les sièges de canne se savonnent et doivent sécher vivement, dehors ou au moins dans un courant d'air ; l'humidité prolongée les altérerait très vite.

Les objets de paille doivent être aussi traités rapidement, vigoureusement essuyés. Une poignée de gros sel dans l'eau avec laquelle on les nettoie retarde leur jaunissement. Un peu de vinaigre ou de jus de citron dans l'eau qui sert à laver les bas noirs empêche absolument leur vilain roussissement.



RUCHES ET ECHARPES. — (1) Grand col de grosse guipure doublé de Liberty vert pâle, pans mousseline soie blanche. — (2) Echarpe de taffetas noir brodé de jais. — (3) Echarpe nouvelle en mousseline de soie grise plissée et froncée. — (4) Col étoile en application; ruché de tulle, et guirlande de roses. — (5) Fichu en taffetas et mousseline de soie incrusté de Chantilly.

des bouteilles en verre minutieusement lavées. Bouchez et cachez. Plongez ensuite tout doucement dans un vase rempli d'eau bouillante et laissez pendant un quart d'heure. Le lait se conservera au moins trois jours si vous avez soin de placer vos bouteilles dans un endroit frais et de ne pas les remuer inutilement.

CONSEILS PRATIQUES

NETTOYAGE DES CHAPEAUX DE PAILLE

On prend du savon blanc, on en frotte un morceau d'étoffe de laine imbibé d'eau de lessive ; quand ce morceau est couvert de mousse, on s'en sert pour laver les chapeaux de paille ; ceux-ci doivent être décousus, étendus sur une table bien propre, ou, mieux encore, sur un morceau de linge

TIGRE CONTRE HOMME

LES ARENES AUX INDES ANGLAISES

Le combat se déroule dans un cirque de forme ordinaire, c'est-à-dire comportant une arène au milieu et des gradins à l'entour. Le pourtour de l'arène est surmonté d'une double rangée de cordages entrelacés de façon à former un solide filet. Cette précaution est indispensable afin de protéger les spectateurs si le tigre tentait de franchir les palissades d'enceinte.

Quand ce cas se présente, quand la bête, s'accrochant aux cordages, les secoue avec furie afin de rompre les mailles du filet, il se produit une légère panique parmi la foule des assistants. Les gardiens, dispersés dans l'amphithéâtre, s'empres- sent d'accourir et, avec leurs petits maillets de plomb, forcent le tigre à lâcher les cordages, à redescendre et à fuir d'un autre côté.

Les belluaires — car ordinairement on fait combattre plusieurs hommes contre plusieurs bêtes en même temps — s'installent dans une sorte de cage, ou mieux, de cabane, qui repose sur un système de roulettes placées de façon qu'on puisse, de l'intérieur, leur imprimer un mouvement de rotation, et, par conséquent, mettre la cabane en mouvement. Les parois sont en treillage de bambou et à claire-voie.

Les hommes sont munis de haches, maillets, kandjars (sabres), kriss (poignards), piques et flèches, de fusées, pétards ou autres engins semblables. L'emploi des armes à feu proprement dites est formellement interdit.

Les pétards et les fusées servent pour l'attaque et pour la défense.

Quand le tigre, ahuri par la vue de la foule et de ses clameurs, s'accule à une extrémité de l'arène, la cabane roulante, que les assaillants, ainsi que nous venons de le dire, peuvent mettre en mouvement en agissant sur les roulettes, s'avance vers lui, et les étincelles d'une pièce d'artifice pleuvent sur son pelage.

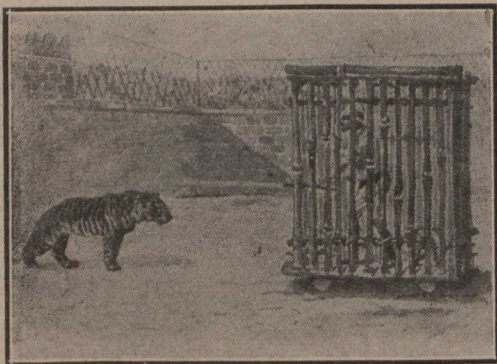
Irrité, il se ramasse, et, faisant face au danger, il bondit vers l'endroit d'où part la pluie de feu.

Il s'accroche au parement de la cabane, essayant avec ses griffes et ses crocs, de briser les tiges flexibles, mais tenaces, de bambou; une autre fusée d'artifice ou un coup de pique lui fait lâcher prise et prendre la fuite; puis il revient à la charge, plus furieux, et le combat se prolonge ainsi jusqu'à la fin tragique de la bête, ou sa retraite quand, la jugeant suffisamment maltraitée, son propriétaire lui ouvre le couloir de communication entre l'arène et la ménagerie.

Ce sont habituellement des Malais qui font ce métier de belluaires — métier périlleux, qui demande du sang-froid, de l'habileté et beaucoup de courage. Quelquefois un gentleman amateur, jaloux de prouver sa bravoure et de mériter les applaudissements de la foule, obtient de l'entrepreneur du spectacle l'autorisation d'entrer seul dans la cabane. C'est alors un élément de succès de plus pour la fête, une "great attraction" pour les spectateurs qui sont accourus en masse, poussé par la secrète espérance de voir un tigre dévorer un gentleman.

UN BELLUAIRE-AMATEUR

Ce fut précisément ce qui se présenta au "ram-pock" auquel il me fut donné d'assister dans une ville de la province du Bengale, voisine de Chandernagor, où notre navire avait relâché. Un amateur, qui ne voulait pas se faire connaître, avait brigué l'honneur de pénétrer dans la cabane; il



Une fusée l'enveloppe d'une pluie d'étincelles

devait lutter contre le tigre le plus redoutable de la ménagerie.

Ce fut surtout cette circonstance qui me décida à me rendre à ce spectacle, assurément blâmable et que la saine morale réprouve. En voyage, d'ailleurs, il est bon de tout voir, même les vilaines choses. Si l'on éprouve des scrupules, autant vaut rester chez soi.

J'arrivai de bonne heure et déjà le cirque était presque rempli. L'amateur "faisait recette".

Les apprêts du spectacle commencèrent. Les domestiques de la ménagerie, serviteurs hindous revêtus de pittoresques costumes pour la circonstance, amenèrent jusqu'au milieu de l'arène la cabane roulante.

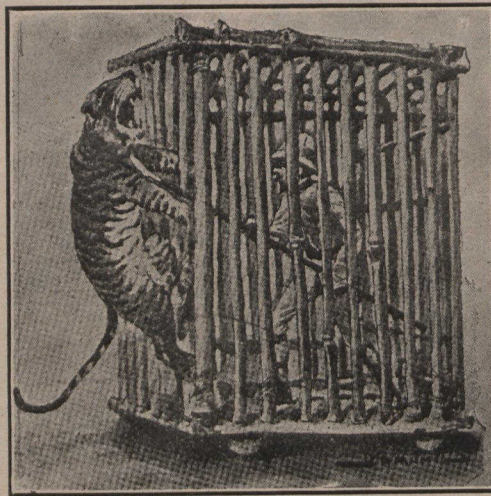
Le belluaire-amateur parut. Il était vêtu d'un costume de chasse, et un loup de velours dissimulait ses traits; un kandjar à lame recourbée était passé dans sa ceinture; à la main il tenait une pique et un maillet de plomb à manche flexible. Il salua l'assistance et pénétra dans la cabane, où l'on avait placé un réchaud allumé et un paquet de pièces d'artifice.

Il ferma la porte et fit rouler la loge en divers sens, afin de s'assurer du bon fonctionnement des roulettes, puis il congédia les serviteurs, qui allèrent se poster dans un réduit situé à proximité de l'arène, prêts à se porter au secours de l'amateur si sa vie était en danger.

L'HOMME ET LA BÊTE AUX PRISES

La porte de communication avec la ménagerie s'ouvrit et le tigre fut lancé.

C'était une magnifique bête, qui allait au combat pour la première fois. En quelques bonds, il parvint dans l'arène. Il s'arrêta, promenant ses regards un peu étonnés sur la foule qui garnis-



Comme la foudre, le tigre s'est élançé sur la cage

saient les gradins, et regarda la loge roulante avec une instinctive méfiance.

Indécis et troublé, il paraît hésiter sur ce qu'il doit faire, puis il se campe fièrement sur son train de derrière et attend.

La cabane mobile s'avance vers lui, et une fusée, allumée au réchaud, l'enveloppe d'une pluie d'étincelles. Surpris, il fait un bond et s'accroupit. Ses yeux s'allument, flamboient, sa lèvre se plisse aux commissures et découvre des crocs énormes. Il tend ses jarrets, puis il rampe.

Il a reconnu que la fusée est partie de la cabane; là est le danger pour lui. Il a assez de courage pour l'affronter. Il ouvre démesurément sa gueule énorme et pousse un profond miaulement qui fait trembler toutes les poitrines.

Il prend son élan.

L'homme, son adversaire, immobile dans sa cabane, épie avec attention les mouvements de la bête. Le corps porté en avant, la pique tenue dans ses deux mains, il s'arc-boute solidement sur la jambe gauche, qui est légèrement pliée, de façon à bien recevoir et à soutenir le choc du félin quand il bondira. L'instant est critique pour lui, et c'est là le moment le plus décisif de la lutte. S'il faiblit, s'il prend mal ses mesures pour arrêter, à l'aide de sa pique, le redoutable fauve dans son élan, la cabane peut être renversée par la violence du choc, et alors il court un grave danger. Impuissant à se défendre, malheur à lui si, avant qu'on ne soit venu à son secours, le tigre parvient à écarter les tiges de bambous entrelacées qui forment les parois de la cabane, et à passer sa patte par un interstice.

Le tigre royal a détendu le ressort d'acier de



Tout en maintenant sa pique tendue

ses jarrets; avec la rapidité de l'éclair son corps a décrit la ligne courbe du saut; comme la foudre, il est tombé sur la loge, qui a chancelé un instant sur sa base.

Mais le fer de la pique lui a pénétré dans la gorge et l'a fait rouler dans la poussière. Un flot de sang a taché sa fourrure.

Il se relève aussitôt et s'accroche aux parements de la cabane: le plomb du maillet rebondit avec force entre ses deux yeux.

Alors la douleur lui arrache un rauque miaulement; il se rejette en arrière et traverse l'arène. Il essaie de franchir les palissades d'enceinte; des gardiens le repoussent à coups de maillet et en lui lançant des fusées, qui le ramènent au milieu de l'amphithéâtre.

La loge roulante s'avance vers lui et fait pleuvoir sur son pelage une avalanche de feu. Ivre de rage, il bondit une seconde fois, et cette nouvelle attaque n'est pas plus heureuse que la première.

Alors il s'accroche désespérément à ces tiges de bambou entrelacées qui protègent son agresseur, et fait mille efforts pour les rompre — pour saisir et broyer son impitoyable ennemi.

Par vingt fois la pique pénètre dans ses flancs, le kandjar laboure la poitrine et le ventre, dessinant sur le pelage de longues traînées rouges.

L'animal, dont le courage est grand, ne veut pas lâcher prise; il secoue furieusement la cabane. Cependant, on le voit faiblir peu à peu; la perte de son sang l'épuise...

Il fait un dernier effort. Quelques tiges de bambou ont cédé, et il a pu passer ses pattes à travers les interstices. D'une convulsion désespérée, il soulève la cabane, qui retombe culbutée. Le belluaire-amateur, entraîné dans la chute, reste étourdi. Heureusement, le tigre est trop épuisé pour profiter de son avantage. Il git à terre, râlant, léchant ses blessures pour en arrêter le sang — mais encore redoutable.

L'homme, son adversaire, immobile dans sa cabane, il s'est dépêché comme il a pu, il a fait signe de se retirer aux serviteurs hindous qui accouraient pour le secourir, les assurant qu'il n'avait pas besoin d'eux, puis, hardiment, armé de sa pique, il est sorti de la loge.

La bête s'est raidie sur ses pattes à la vue de son ennemi qui la brave. Elle fait un effort, elle rampe, prête à bondir. L'homme, bien assuré sur ses jambes, l'œil aux aguets, l'attend. La pointe de sa pique est tendue en avant et le manche s'appuie sur la terre, de manière que le tigre, dans son bond, heurte la pointe et s'enferme lui-même.

Qu'il prenne garde! Un coup de patte de la bête agonisante peut encore lui broyer le crâne.

Le fauve a bondi sur l'homme, qui, rapide, a pu se jeter à temps de côté, tout en maintenant sa pique tendue en avant.

Il tombe, de toute la force de son élan, sur l'arme, qui lui traverse le corps de part en part. Il roule dans la poussière, se tordant dans les convulsions de l'agonie. Le courageux amateur s'approche et l'achève, en lui coupant la gorge d'un coup de kandjar.

Des applaudissements formidables, des hurrahs frénétiques saluèrent sa victoire. Les hommes se levèrent, trépigant d'enthousiasme, les femmes jetèrent des fleurs au vainqueur.

Celui-ci retira son masque. Ce fut une déception pour l'assistance, qui vit un visage inconnu dans la ville, un étranger, pas même un Anglais.

Mais l'enthousiasme reprit: c'était un Français.

DYSPEPSIE CONSIDÉRABLE

L'« Album Universel » a relaté à plusieurs reprises des traits de remarquable intelligence chez les animaux les plus divers. Voici une anecdote dont je garantis l'authenticité, et qui a quelque droit, sans doute, à prendre sa place dans la série. La scène se passe à Saïgon, où se trouve, comme chacun sait, un fort beau jardin zoologique.

J'y passais, en 1883, et en ma qualité de vétérinaire, j'admirais le soin et la méthode avec lesquels sont entretenus les animaux rassemblés dans cet Eden. Et, tout à coup, des barrissements singuliers, plaintifs, frappèrent mon oreille. Je m'approchai et vis un superbe éléphant d'Asie, étendu à terre, et qui gémissait à fendre l'âme, en même temps qu'il se frottait le ventre de sa trompe avec vigueur. Nulle erreur n'était possible, le pachyderme souffrait d'un fort mal d'estomac. Ses gardiens, cependant, tournaient autour de lui sans paraître s'en inquiéter le moins du monde.

—Vous avez tort de ne pas soigner cet éléphant,

mais, très énergique, vous allez pouvoir en juger. Je lui fis appliquer sur le ventre un cataplasme de moutarde, qui n'en contenait pas moins de quinze livres. Au-dessus de ce cataplasme, on roula cinq ou six couvertures. Tom, qui se sentait soulager, se laissait faire avec une docilité remarquable. Puis, on procéda à un massage savant de la partie malade. Le massage d'un estomac d'éléphant, comme bien vous pensez, n'a que de très vagues ressemblances avec le massage d'un estomac d'homme. Trois des gardiens grimperent sur l'animal, et, se tenant par les bras, se mirent à danser de toute leur ardeur. Tom ne semblait pas en éprouver la moindre gêne. Enfin, je lui fis prendre, en qualité de réactif, un litre et demi d'excellent tafia, que la grosse bête avala comme vous ou moi pourrions avaler un dé à coudre de fine champagne.

Quelques minutes plus tard, Tom, galvanisé par ce traitement radical, se remettait sur ses pieds, prêt à manger de nouveau tout le sucre que voudraient bien lui apporter ses nombreux amis.

* * *

A quelques jours de là—et voici le point comique de cette histoire — je visitai à nouveau le jardin zoologique de Saïgon. Tom était entouré, comme toujours, d'une cour nombreuse et qui le bourrait de friandise. Il m'aperçut, cependant, et je vis son petit oeil s'allumer. En même temps, le gros pachyderme abandonnait ses admirateurs,

Le massage d'un estomac d'éléphant n'a que des rapports vagues avec le massage d'un estomac d'homme.



me permis-je de dire ; il est sérieusement malade.

—Laissez, laissez, monsieur ; nous la connaissons, sa maladie. Tom est un ivrogne. Et la petite comédie qu'il joue en ce moment, c'est pour avoir son litre de tafia, pas autre chose.

—Comment ?

—Oui. Nous nous y sommes laissés prendre assez longtemps. Mais à présent, nous n'avons pas l'air de voir ses simagrées, et il guérit quand même.

Je m'approchai et examinai l'animal de plus près.

—Eh ! bien, aujourd'hui, je puis vous assurer que votre éléphant est sérieusement malade, et que vous courez risque de le perdre, si vous ne le secourez pas au plus tôt.

Les hommes se regardaient, embarrassés.

—Monsieur s'y connaît ?

—Je suis vétérinaire.

Tom souffrait réellement, en effet. Il avait une magnifique indigestion, et même mieux qu'une indigestion, une sorte d'attaque de dyspepsie, provoquée par l'énorme quantité de sucre qu'il absorbait quotidiennement depuis qu'il était en captivité, c'est-à-dire depuis plusieurs années. Les Saïgonnais, qui connaissaient son faible, le lui apportaient par poignées, et Tom, aussi gourmand qu'il était ivrogne, paraît-il, faisait disparaître dans son estomac de véritables montagnes des petits parallépipèdes blancs, qui lui jouaient de temps en temps de mauvais tours. J'ordonnai une médication énergique. Oh !

se couchait lourdement à terre, commençait à barrir sur un mode plaintif, agitait ses jambes et se frictionnait l'estomac de la trompe, exactement comme à la première séance.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, ainsi, d'ailleurs, que les gardiens, qui m'avaient reconnu. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que Tom, cette fois, ne souffrait pas le moins du monde, et que mon apparition lui avait seulement rappelé le litre et demi de tafia dû à mon intervention.

D'ailleurs, lorsque l'éléphant comprit que sa ruse n'aurait aucun effet, il se releva paisiblement, cessa de se plaindre et se remit à engloutir les sucreries que toutes les mains lui tendaient.

ANDRÉ BART.

CONTE VENITIEN

BIANCA OU LE BATELIER DE LA MORT

La gondole glisse lentement sur les eaux silencieuses. A demi-renversée sur les coussins de soie rouge, la noble patricienne laisse sa pensée errer. De temps à autre, un sourire d'extase amollit ses traits hautains.

Le bruit rythmique des rames est tout ce que l'on entend, car il se fait tard, et là-bas Venise dort.

A la porte d'un palais baignant dans l'eau noire sa terrasse dentelée, la gondole s'est arrêtée. Tout est silence.

Seul au loin, Maint-Marc trouble les échos de la nuit par ses douze coups répétés. "Minuit", dit Bianca en tressaillant, et Giovanni n'est pas encore là.

Mais soudain, elle aperçoit sur la lagune une gondole qui s'avance d'une allure accélérée.

C'est lui, dit la noble dame en se penchant à demi, entièrement enveloppée d'un long manteau de velours sombre.

En effet, un signal pareil au sien est placé à l'avant de la gondole, qui vient se ranger d'elle-même le long du palais.

Elle saute légèrement de l'une dans l'autre, impatiente de connaître la cause de ce retard.

Avant d'en avoir reçu l'ordre, le batelier s'est remis en marche.

Étonnée de ne pas entendre la voix de son amant, et croyant que celui-ci s'est laissé envahir par le sommeil, elle lui prend doucement la tête.

Mais horreur ! cette tête retombe inerte sur les épaules. C'est un cadavre qui est là assis près d'elle !

Folle de terreur, Bianca écarte les rideaux de velours, et, dans la nuit, lance un appel désespéré.

Un ricanement lui répond, et le gondolier, qu'elle reconnaît maintenant sous son feutre relevé, la glace d'épouvante.

Miséricorde ! le duc !

Ah ! elle sent qu'elle est perdue ! La lune, unique spectatrice de ce drame, glisse son regard oblique sur la face du mort qui la fascine de ses deux grands yeux révélsés — et là — près de la tempe un trou sanglant d'où suinte des gouttelettes d'un sang encore tiède.

Elle regarde sa main, que le liquide rouge a marquée, et blémit.

Alors, avec un cri rauque, elle s'affole aux pieds du cadavre et tente vainement de prier.

Le bateau a quitté le canal étroit bordé de maisons et glisse avec une rapidité vertigineuse en dehors de la ville.

Où son mari la conduit-il ? Glacée d'épouvante, elle n'a pas encore eu le temps de songer à elle en cette minute horrible.

La lune s'est cachée derrière les nuages, et l'obscurité est complète autour du bateau de mort lorsqu'il s'arrête — et, dans le silence, une voix implacable s'élève — celle du justicier, celle du mari outragé — "Bianca, priez, l'heure de votre mort approche."

A-t-elle bien entendu ? hagarde, elle fixe le duc et tente désespérément de l'apitoyer.

—Inutile, reprend-il d'une voix dure, vous devez mourir !

Alors, follement, rassemblant toutes ses forces, sa jeunesse se révoit devant une telle fin, elle se rue sur le meurtrier de son amant.

Celui-ci la repousse brutalement, et elle se va tomber à genoux, à quelques pas de là.

Grâce, gémit-elle encore, grâce Piétro, non, non, pas comme ça je ne veux pas mourir ainsi ; une autre mort, oui ; mais pas celle-là, c'est trop atroce !

Deux victimes dans un jour, ce n'est pas possible !

Froidement, l'homme, debout devant elle, a tiré son stylet de dessous son manteau, qui, barrant la nuit d'un éclair meurtrier, s'est enfoncé dans le sein de la duchesse, à la place du cœur.

La jeune femme pousse un gémissement étouffé et roule inerte à côté de son amant.

Alors seulement, cet homme qui, à la face du ciel, se dressait en justicier, eut une seconde de pitié :

"Comme ils sont beaux tous les deux dans la mort, murmura-t-il, et, tirant de dessous la barque un paquet de cordages, il en lia étroitement les deux corps, qu'il jeta ensuite par dessus bord, puis il se signa en marmottant une prière.

Comme une gueule immense, l'eau s'ouvrit et se referma avec un clapotis sinistre. Le batelier de mort lava le bateau souillé de ce double crime et, lentement, reprit ses rames.

De nouveau, la gondole glissa entre les maisons muettes, et là-bas, au-dessus de la ville endormie, comme un glas funèbre, la demie sonna.

RIBERTA.

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes "Laxatives Quinine." Cette signature se trouve sur chaque boîte, 25c.—2

Bromo sur



Paul Labron
1 7 0 3

MONTREAL. — La milice faisant la patrouille le long des quais. (Dessin de notre artiste)

LA GRÈVE DES DÉBARDEURS

Au moment où nous mettons sous presse, la situation relative à la grève des débardeurs dans le port de Montréal est encore tendue.

Après une période de 25 ans, durant laquelle les autorités civiles et militaires de la cité ont pu maintenir l'ordre, des troupes régulières sont en service à Montréal, en aide au pouvoir civil.

La compagnie No 3 du 1er bataillon R. C. R. J., forte de 60 hommes, est arrivée en cette ville, venant du dépôt militaire de Saint-Jean, P. Q., pour remplacer le régiment des carabiniers Victoria.

Si le gouvernement accède à la demande de la cité pour de nouvelles troupes régulières, 50 hommes des Dragons Canadiens, de Toronto, Kingston et Québec, comprenant des détachements d'infanterie et d'artillerie, viendront à Montréal pour prendre la place des régiments locaux qui sont encore en service sur les quais.

Ils ont reçu ordre de se tenir prêts à partir au premier avis.

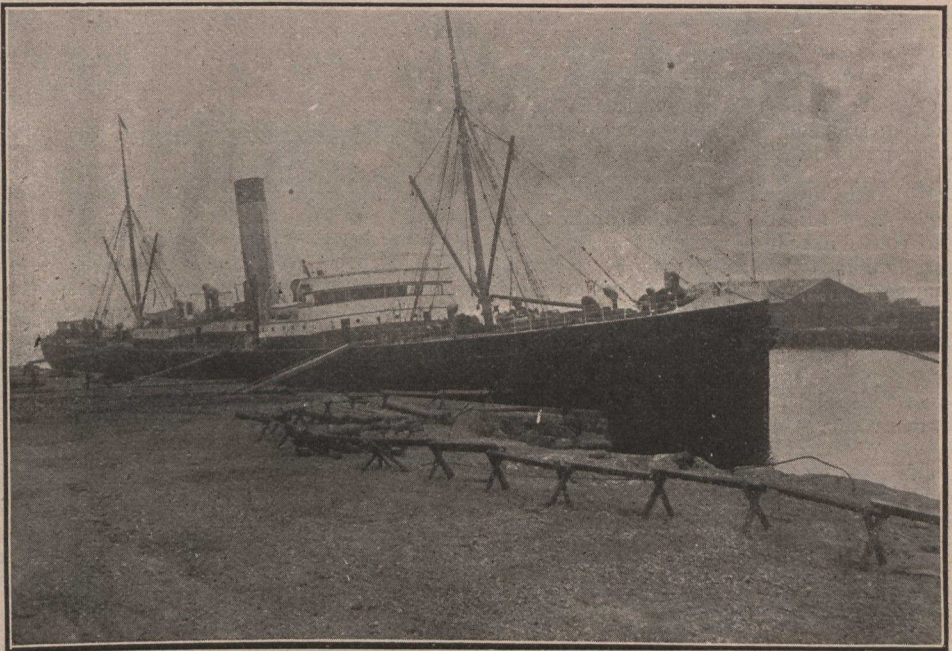
Depuis la conférence entre armateurs et débardeurs, rien n'est venu modifier l'état de la grève. De chaque côté on se maintient ferme dans sa position; c'est à qui ne céderait pas des termes posés de part et d'autre comme base d'un règlement final.

M. J. G. O'Neil, le vice-président de l'Union Internationale des Débardeurs, a défini comme suit les prétentions des grévistes :

"Par la reconnaissance de l'Union, j'entends que la "préférence" soit donnée aux unionistes sur les non-unionistes.

"En engageant des hommes, les contre-maîtres devront employer tous les unionistes présents, et au cas où le nombre des unionistes ne serait pas suffisant, alors, ils emploieront des non-unionistes s'ils le désirent.

"Nous n'avons jamais prétendu que les non-unionistes ne devraient pas travailler avec les hommes de l'union. Nous n'avons pas non plus essayé d'aucune manière à limiter le nombre des hommes ou la somme d'ouvrage que chaque homme devrait faire.



MONTREAL.—Le navire "Alexandrian," manquant de débardeurs

(Photographie Laprés & Lavergne, angle des rues Saint-Denis et Ontario)



MONTREAL.—La milice devant la Place Jacques-Cartier

(Photographie Laprés & Lavergne, angle des rues Saint-Denis et Ontario)



MONTREAL.—La milice près du tunnel de la rue Berri

(Photographie Laprés & Lavergne, angle des rues Saint-Denis et Ontario)

"Le mot "préférence" est la seule objection qui empêche un règlement satisfaisant de la difficulté, les agents des compagnies étant résolus à ne pas donner la préférence aux unionistes.

"Aussi, il est bien facile de comprendre que, sans garantie de préférence de la part des agents des compagnies, et avec l'élément étranger maintenant dans le port, la lutte des débardeurs aurait été faite pour tout autre que pour les plus intéressés.

M. Peers Davidson, au nom des agents des compagnies de transport, a donné la réponse suivante à la position prise par M. O'Neil :

"Nous n'avons aucune intention d'entrer en discussion sur le mérite de la question telle que posée par M. O'Neil.

"A moins que les "débardeurs" en grève ne soient prêts à retourner à l'ouvrage selon leurs mérites individuels comme travailleurs, ils sont libres de ne pas travailler.

"Aucune préférence ne leur sera accordée sur toute autre base.

"Les compagnies de transport resteront en faveur du travail libre aussi longtemps que leur propre existence ne sera pas en péril.

Spécialement convoqué par Son Honneur le maire, la commission des finances a siégé à huis-clos.

La situation fausse faite au commerce par la grève et le remplacement des volontaires par des troupes réglées pour la garde des quais, sont les deux questions qui ont été débattues. L'emploi des troupes régulières aura le double effet de coûter moins cher lorsqu'il s'agira de la note à solder et de renvoyer nos soldats-citoyens à leurs maisons de commerce respectives.

D'après une dépêche de Londres, un propriétaire de navire canadien a déclaré que la Fédération des armateurs, composée des propriétaires de navires anglais, est déterminée à envoyer des milliers de débardeurs à Montréal, si c'est nécessaire, pour mettre fin à la grève. Ces hommes seront logés et nourris à bord des vaisseaux, à Montréal. La Fédération est bien décidée à ce qu'il n'y ait plus de grève à Montréal pour un grand nombre d'années. L'objet de la Fédération est de voir au déchargement des cargaisons des souscripteurs lorsqu'une grève se déclare dans un port. L'opinion des expéditeurs anglais est que les grévistes doivent subir une défaite, au moment même où les affaires sont si peu florissantes, qu'une augmentation des gages est chose impossible.

PETITS REMÈDES

MAUX DE GORGE. — Un peu de miel et de vinaigre de cidre mélangé à une infusion de camomille est un remède excellent contre les affections du larynx et le gonflement des amygdales.

REMEDE SIMPLE CONTRE LA TOUX. — Remède simple, mais remède éprouvé et qui a donné nombre de fois d'excellents résultats. Dans une pinte d'eau bouillante, faire infuser de la graine de lin ; coupez un citron, sucer (avec du sucre candi autant que possible), et boire très chaud.

PANARIS. — Pour guérir les panaris ou les doigts qui suppurent : prenez un jaune d'oeuf et quantité égale de miel filtré, une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine bien fraîche et une cuillerée à café d'alcool camphré. Mêlez bien et faites-en une pâte de consistance claire. Étendez une couche mince sur la plaie et tenez au frais. Cette pâte fait tirer et enlève le pus avec une force étonnante : la guérison est très rapide.

DE LA MANIERE DE FAIRE UN CATAPLASME SINAPISE. — Vous prenez de la farine de lin, et versez dessus de l'eau tiède, mais peu à peu et en tournant jusqu'à consistance de pâte liquide. Puis, vous mettez cette bouillie sur le feu, et la laissez bouillir en remuant pendant quelques minutes encore. Vous étendez ensuite le tout dans une mousseline blanche, et saupoudrez d'une large pincée de farine de moutarde. Vous refermez la mousseline, et, tandis que le cataplasme est encore chaud, le posez et l'y laissez jusqu'à rougeur de la peau. Pour éviter l'extrême brûlure, humectez ensuite de vaseline boriquée.

LES DARTRES. — Si ta joue s'avise de fleurir, et qu'incommodée par le froid, elle se gonfle ici et là, et fassé, par places, des monticules farineux, ne crois point que ce soit pécher de dévêtir ton visage de ces parures très laides. Une joue est une fleur : elle doit être lisse comme un satin, agréable à contempler, douce à baiser ; mais ne recouvre point la dartre qui t'afflige sous un fard malhonnête : cela te fera deux maux au lieu d'un, dont jamais plus tu ne pourras guérir, et tu seras plus mal en tout point. Va, crois-m'en, sous la poule qui pond, prendre un oeuf bien frais, et ne t'avise ni de le casser, ni de l'abîmer ; deux jours et deux nuits, laisse-le au fond d'une écuelle, après que tu l'auras recouvert de vieux vinaigre ; et attends patiemment. Tu verras bientôt poindre, au-dessus de l'oeuf, une mousse, une écume, semblable à celle qui couronne la vague ; délicatement, tu la prendras comme bien précieux, et chaque matin, chaque soir, avant que de faire tes oraisons, tu appliqueras ce fol onguent aux places gâtées de ta joue. Elle redeviendra rose et tendre et satisfera ton miroir pleinement.

SOINS A DONNER A LA CHEVELURE. — Il est nécessaire, pour conserver ses cheveux longtemps, d'en prendre le plus grand soin. Il faut, avant de se coucher, se décoiffer, se démêler, et, si on le peut, les garder flottants toute la nuit. Se servir de brosses dures de préférence. Laver la tête une fois par mois, à moins de chute prononcée. Le meilleur schampoing pour nettoyer le cuir chevelu se fait avec un jaune d'oeuf délayé dans un peu d'eau chaude.

En principe, l'humidité est non seulement funeste à la chevelure, mais encore dangereuse pour la santé, et toutes les fois qu'il y aura nécessité de se laver la tête, il faudra d'abord choisir un temps sec et ensuite avoir bien soin de ne point se couvrir la tête avant qu'elle ne soit parfaitement séchée.

Pour donner aux cheveux une teinte plus claire, lavez-les avec une eau dans laquelle vous aurez fait bouillir du bois de Panama, gros comme une noix de carbonate de soude et un verre de rhum. Rincez soigneusement vos cheveux et faites-les bien sécher.

L'eau oxygénée employée avec modération donne aux cheveux une belle nuance blond doré, le henné, une teinte blonde très chaude, le suc de noix vertes ou la décoction très forte de feuilles de noyer les teignent en noir.

Voici une pommade qui réussit admirablement contre la calvitie. — Prenez : extrait de quinquina, 2 grammes ; huile de roses, 10 centigrammes ; moelle de boeuf, 15 grammes ; baume du Pérou, 2 grammes. Préparez au bain-marie et faites des frictions matin et soir sur le cuir chevelu.

RÉCRÉATIONS

POINTE CONTRE POINTE

Parmi les expériences d'équilibre, en voici une fort curieuse et bien facile à réaliser.

Dans le bouchon "a" d'une bouteille, on enfonce une aiguille "b" par la tête, assez profondément pour qu'elle soit solide et ne puisse vaciller. Dans un autre bouchon "d", on pique une grosse épingle "c", également par la tête. On enfonce dans ce bouchon les fourchetons de deux fourchettes "e" "f", de façon que les spatules soient rejetées en avant du bouchon, comme l'indique la figure. On met alors les aiguilles pointe sur pointe, on règle la position des deux fourchettes de façon qu'elles restent en suspension ; ce résultat est obtenu vivement. On peut alors faire tourner rapidement la construction sans que l'équilibre soit détruit.



Equilibre de pointe contre pointe

Rien n'est plus curieux que l'aspect de ce frêle équipage tournant sur une pointe presque invisible. On comprend qu'il soit nécessaire que la partie "c" soit une épingle, parce que cette dernière, en laiton, se laisse facilement entamer par la pointe rigide de l'aiguille.

DEVINETTE



Voyez-vous le bourgeois qui passe ?

CASSER UN MANCHE A BALAI SUR DEUX VERRES

Je passais un jour dans la rue, et je vis un grand nombre de passants arrêtés autour d'un physicien en plein air, qui, après avoir fait quelques tours de gobelets, exécuta la curieuse expérience que je vais décrire.

L'expérimentateur saisissait un manche à balai et le posait sur deux bandelettes annulaires de papier, qui le soutenaient par les deux bouts. Il priait deux enfants de tenir ces bandelettes par l'intermédiaire de deux rasoirs, de manière à ce qu'elles reposassent sur le coupant. Cela fait, l'opérateur prenait un bâton solide et, de toutes ses forces, il frappait le manche à balai vers son

milieu ; celui-ci volait en éclats, sans que les deux bandelettes de papier qui lui servaient de support aient été en aucune façon déchirées, sans même que les rasoirs les aient coupés.

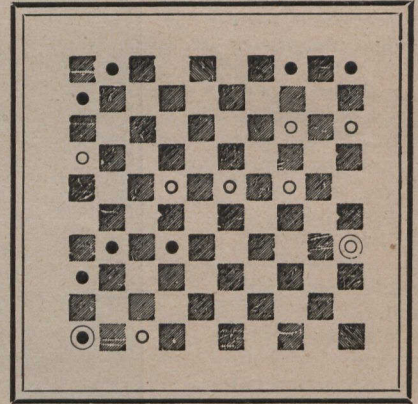
Voici le principe de cette expérience :

On enfonce une aiguille à chaque extrémité du manche à balai, on pose celui-ci sur deux verres ayant chacun une chaise pour support ; les aiguilles seules doivent être en contact avec les verres. Si on frappe violemment le manche à balai avec un autre bâton solide, on le brise, et les deux verres restent intacts. L'expérience réussit d'autant mieux que l'action est plus énergique. Elle s'explique par la résistance de l'inertie du manche à balai. Le choc étant donné brusquement, l'impulsion n'a pas le temps de se communiquer des molécules directement atteintes aux molécules voisines ; les premières se séparent avant que le mouvement ait pu se transmettre jusqu'aux verres servant de support par l'intermédiaire de deux tiges élastiques.

LES DAMES

Problème français composé par M. Thaddée Brunet, Montréal.

Noirs, 8 pièces.



Blancs, 8 pièces.

Les blancs jouent et gagnent.

SOLUTIONS DES PROBLEMES POSES DANS LE No 53

Les deux proverbes. — "Qui a bu boira", et "Pierre qui roule n'amasse pas de mousse".

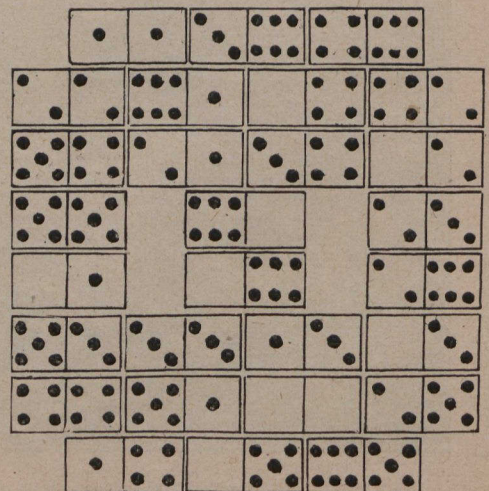
Coquilles amusantes. — 1, Troncs, ozois. — 2, Fève, Reine. — 3, Nager, Eaux. — 4, Sots, Vêtus. — 5, Nasse, Carpe, Le Sable.

Charade. — Aigle-terre.

Logographe. — Naif, Fin.

Les Echecs. — 1 C de 2 R à 4 D.

Dominos :





On voit dans le Finistère, aux environs de Quimper, des ruines que l'on dit être celles du château de Kerhaveguen. C'est un entassement fantastique de pierres cyclopéennes, dont la confusion ne permet pas même de concevoir l'ancienne architecture du manoir. Cependant, au milieu de ces ruines vêtues de mousse et festonnées de lierre, hantées par des colonies de lézards et de couleuvres, une haute arcade ogivale est restée, vestige singulier que l'on assure, dans le pays, avoir été l'entrée de la seigneuriale demeure.

Parmi les retombées de lierre, une sculpture se détache au fronton de cette porte : une main de proportions extra-humaines, dont les orages et les vents d'ouest semblent avoir, à peu près, respecté le dessin.

Et voici, sur cette main, — et sur ces ruines qu'elle semble défendre, — la légende jolie que les vieilles gens des environs content, les soirs de veillées, aux petits enfants.

* * *

Il était une fois, sous le règne de Geoffroy, duc de Bretagne, successeur de Conan le Tors — Robert le Charitable étant roi de France — un jeune chevalier, beau comme le jour, brave comme un glaive, qui s'appelait Floréas de Kerhaveguen. Il était tenu, par tous ceux qui le connaissaient comme un vrai miroir de perfections ; il ne jurait jamais le saint nom de Dieu ; il respectait son suzerain et maître, le duc de Geoffroy ; il donnait aux pauvres, et il ne tolérait pas qu'on parlât mal des dames devant lui. On ne lui connaissait qu'un petit défaut, celui d'aimer la chasse à la folie. De l'aurore à la vesprée, son cor retentissait par la forêt et la plaine ; et, l'entendant, les petits enfants même disaient : C'est la chasse de Messire Floreas !

Or, un jour qu'il courait le sanglier, il arriva que les hasards d'une randonnée le séparèrent de sa suite. Se sentant un peu altéré, il dirigea les pas de son cheval vers un petit étang qu'il savait alimenté par une source aux eaux fraîches. Il éprouva une grande surprise en y arrivant : une jeune fille, toute de blanc vêtue, était assise au bord de la source et mirait son charmant visage couronné de nymphæes dans les eaux claires. A cette vue, Messire Floréas s'arrêta, muet d'étonnement !

La jeune fille leva la tête, regarda le chevalier, et, comme devinant son désir, elle emplit d'eau un grand et beau coquillage à la nacre irisée qu'elle lui tendit sans mot dire, souriante et rougissante.

Le chevalier but, et ce simple breuvage lui parut la plus délectable des ambrosies ; mais quand il voulut remercier sa délicieuse échantonne, celle-ci avait disparu !... Il regarda de tous côtés, mais il ne vit personne ; il ne rêvait pas, cependant, — le coquillage qui lui restait aux mains en était la preuve !

Il s'en retourna, rêveur, vers le château, et ne souffla mot à quiconque de son aventure. Vous pensez bien qu'il ne dormit pas de la nuit ! Il se tourna et se retourna cent fois sur sa couche, appelant le jour de toutes ses forces. A l'aube, il sella son cheval et partit au galop, sans écuyer, vers le lieu où il avait vu la radieuse apparition. Hélas ! personne cette fois, ne l'y attendait ! Il resta deux grandes heures près de la source — en vain... — Il partit, la mort et l'amour dans l'âme. Il revint le lendemain, le surlendemain, dix jours, vingt jours, un mois de suite, sans plus de succès. Il eut beau changer ses heures, venir dès l'aurore, au milieu de la journée, au crépuscule... Rien n'y fit ! L'écho moqueur répondait seul à ses appels, à ses serments, à ses sanglots.

Messire Floréas pâlisait, maigrissait tant que ç'en était une pitié. Ses parents, ses amis, ses serviteurs s'aperçurent vite de ce changement, et lui demandèrent la cause de son chagrin ; son silence et ses larmes répondirent éloquentement pour lui.

Enfin, désespéré, le pauvre chevalier résolut de mettre un terme à ses jours, et, par ainsi, à sa peine. Notez que, cependant, il était pieux et qu'il n'ignorait point les commandements du Seigneur.

Mais Amour, qui confondit Achille, David et Marc-Antoine, se joue des sages comme des fous !

Floréas décida de mourir là où la Sagette d'Eros l'avait atteint... Il baisa une dernière fois le beau coquillage, le lança dans la source et se jeta sur son épée !...

« Floréas !... »

Une voix douce venait de prononcer son nom. Le chevalier regarda autour de lui avec étonnement, mais sans voir âme vivante... Se croyant le jouet d'une illusion, il reprit son épée pour s'en fêrir...

« Floréas ! » dit encore la voix.

Il sembla au jeune homme qu'elle venait de la nappe d'eau épanchée par la source. Il s'en approcha et l'aperçut, lui souriant à travers le cristal, l'adorable visage de celle pour laquelle il allait mourir !

En grande allégresse, il se pencha vers les eaux, les effleurant de ses lèvres... Joie ! il sentit une bouche contre sa bouche, et deux bras frais se lier à son cou !... L'apparition sortit des eaux, les gouttelettes glissant sur sa robe candide comme sur le plumage d'un cygne.

La jeune fille tendit au chevalier le coquillage où l'arc-en-ciel avait laissé son prisme. Floréas se prosterna :

— Est-ce mon cœur aussi, ma bien-aimée, que vous me rapportez ? lui demanda-t-il en baisant ses petits pieds nus.

Elle répondit, — et l'on eût dit une harpe qui parlait :

— J'ai souffert de votre douleur et j'ai pleuré par vos yeux, mon beau chevalier, car je vous aime du jour où je vous ai vu. Mais je ne pouvais naître à l'amour terrestre que par la douleur et par les larmes.

Elle continua, comme devinant une interrogation dans les yeux adorants de Floréas :

— Je suis la fille du grand roi Numa, et de la nymphe Egérie, et mon nom est Floronda, qui veut dire leur des Eaux dans la langue du Latium. Des barbares venus du Nord et de l'Est dévastèrent le bois d'Aricie, et leurs moeurs brutales ont fait se disperser par le monde les nymphes latines. J'étais condamnée à errer jusqu'au jour où un homme, sans m'avoir jamais parlé, m'aimerait mieux que sa vie...

— Et mon amour, Floronda, s'écria Floréas, extasié, ne finira qu'avec elle, je vous le jure !

Floronda regarda tendrement le sire de Kerhaveguen, tout tremblant de joie :

— Vous jurez, Floréas, de m'être toujours fidèle ?

— Je vous le jure encore, Floronda, dit le jeune homme en baisant avec passion les frêles doigts blancs qu'on lui abandonnait.

— Je vous aime, Floréas, et je vous crois... Mais n'oubliez jamais ce que je vais vous dire : S'il arrive que votre cœur bat pour une autre femme, vous me perdez sans retour, et cette main, cette main même que vous pressez sur vos lèvres, sera pour vous le présage d'une mort très prochaine !

Messire Floréas sauta de joie...

— Comment me serait-il possible de ne vous aimer plus, ma Floronda ? Je ne puis concevoir une chose pareille !...

Il ajouta, regardant la main de la jeune fille :

— Juste et bénie serais-tu, main mignonne, de m'annoncer le châtement d'une telle félonie !... Floronda, Floronda, fleur de mon cœur, soleil de ma vie, je vous adore et vous veux pour ma femme !

— Qu'il soit donc fait selon votre amour et selon le mien, mon chevalier ! dit Floronda... Je vous attends ici, demain, avec le chapelain qui bénira notre union.

Comme Floréas ouvrait la bouche pour s'étonner d'un tel rendez-vous, Floronda, mystérieuse et souriante, lui scella les lèvres d'un baiser, et s'enfuit sur les eaux, les néuphars ne ployant pas sous ses pieds menus. Après un dernier baiser, envoyé de ses doigts mutins, elle disparut lentement sous l'onde limpide.

Le lendemain, Floreas vint avec son aumônier et sa suite. Vous pensez qu'il ne fut pas peu étonné de trouver élevé sur l'emplacement de la

source, un magnifique château bâti dans la nuit par les génies !...

C'était le présent de noces de la belle Floronda.

Celle-ci l'attendait sur le seuil ; elle lui montra, sans mot dire, une main sculptée au fronton de l'entrée en rappel de son serment. Vers cette main, le chevalier, la face éperdue de bonheur, leva solennellement la sienne.

Ils furent mariés le soir même dans la chapelle du château — et l'harmonie de leur union fit, deux ans durant, l'envie et l'admiration de tout le monde. Chacun vantait la beauté et la bonté de la dame de Kerhaveguen, qui avait mis le comble au bonheur de Floréas en lui donnant un enfant qui fut appelé Floris.

* * *

Un jour vint où Monseigneur Geoffroy, duc de Bretagne, convoqua à Rennes le ban et l'arrière-ban de ses vassaux, pour résister aux empiétements continuels des Normands et punir leurs exactions journalières. L'honneur faisait un devoir au sire de Kerhaveguen de répondre à l'appel pressant de son suzerain, et il partit, non sans avoir renouvelé mille fois à la pleurante Floronda ses serments d'éternel amour, de perpétuelle fidélité.

Le chevalier Floréas se distingua dans maintes rencontres, et sa belle conduite attira l'attention du duc Geoffroy. Le vieux duc n'avait qu'une fille, la belle Gisèle, aux yeux pers, autour de laquelle bourdonnait l'essaim nombreux des soupirants ; il parut au duc qu'il ne pouvait donner à sa fille un époux meilleur que le valeureux Floréas, en même temps qu'un meilleur chef au duché.

La guerre étant finie et le licenciement des seigneurs imminent, il s'ouvrit de ses projets au chevalier. Grand fut l'étonnement du bon duc quand il apprit de la bouche même de Floréas qu'il était déjà marié, et les merveilleuses circonstances de son union ; mais Monseigneur Geoffroy, qui tenait à son idée, fit venir son chapelain, Dom Yvonnek, homme docte et savant, et lui demanda s'il ne flairait pas sous cette aventure quelque sortilège diabolique, ce que ne manqua point d'assurer Dom Yvonnek.

Floréas fut appelé à nouveau devant le duc. Monseigneur Geoffroy lui dit qu'il était sous une emprise infernale et qu'il n'y allait rien moins que de la perte de son âme ; une telle union n'avait rien de catholique, et sa rupture serait une oeuvre pie.

Le sire de Kerhaveguen fut longtemps à se rendre aux raisons de son suzerain, mais enfin, il s'y rendit. Six mois d'absence avaient un peu refroidi son amour pour Floronda, et, d'autre part, Gisèle aux yeux pers était si belle, et les avantages de cette union étaient si grands !... Il donna donc son consentement, et le mariage fut fixé à six semaines de là. Le soir même de ses fiançailles, il rêva que Floronda quittait le château de Kerhaveguen avec son fils, Floris, rêve dont un message de son intendand lui fit connaître, quelques jours plus tard, la réalité. « Monseigneur Geoffroy et Dom Yvonnek avaient raison, pensa Floréas ; l'amour m'avait obscurci les sens, et j'ai eu commerce avec une démonsse. »

Le jour du mariage arriva. Ce fut une fort belle et somptueuse cérémonie, et chacun s'ébahissait de la bonne mine des deux époux. Le soir, au bal, il n'est de galanteries, de paroles douces que Floréas n'eût pour Gisèle, dont les yeux pers brillaient d'amour.

Soudain, à la stupéfaction de tous les assistants, le chevalier poussa un cri et devint blême, en montrant du doigt, avec tremblement, un endroit du mur... Tout le monde se tourna pour voir quelle était la chose horifiante qui pouvait provoquer une pareille épouvante chez un homme aussi brave que Floréas !... Chacun s'étonna de la terreur du chevalier, car rien ne se voyait d'anormal à l'endroit indiqué. Mais lui, Floréas, avait vu une main, une petite main — l'apparition dont l'avait menacé Floronda ! — La vision, d'ailleurs, disparut presque aussitôt.

Le duc et sa fille se moquèrent doucement de lui, et beaucoup d'invités pensèrent qu'il avait trop fait honneur aux vins de Monseigneur Geoffroy. Les conversations reprirent un tour enjoué et les luths, les théorbes et les harpes vibrèrent à nouveau sous les doigts agiles des ménestrels. Comme la vision ne se renouvela pas, Floréas jugea qu'il avait été la dupe d'une hallucination.

La soirée prit fin. Le duc et Gisèle montèrent dans un beau carrosse qui devait les conduire à un château voisin, dont Monseigneur Geoffroy avait fait présent au jeune couple.

Précédée de flambeaux, la compagnie se mit gaiement en route, Floréas cavalcadant aux portières du carrosse et échangeant avec Gisèle des regards d'amour.

Soudain, à un carrefour, un coup de vent furieux éteignit les flambeaux, et le cheval de Floréas se cabra, effaré. Malgré les efforts du chevalier, son desmier prit le mors aux dents et partit au triple galop à travers la campagne, ses fers arrachant des étincelles aux pierres du chemin !...

Le ciel était sans lune, sans étoiles... Le vent sifflait dans les arbres et les hiboux hululaient sinistrement... La peur était au cœur du pauvre chevalier, qui s'attendait, d'un instant à l'autre, à être désarçonné et broyé !

Tout à coup, il poussa un cri de joie !

Des lumières lui parurent briller dans le lointain ; il les prit pour les torches de l'escorte et il parvint à diriger vers ces lueurs le galop effréné de son coursier.

Hélas ! ces lueurs étaient des feux-follets dansant sur une mare, dans laquelle le cheval s'enliza avec son cavalier ! Une forme blanche se dressa devant Floréas, l'étreignit, et, collant ses lèvres à ses lèvres, étouffa son cri d'horreur dans un cri d'amour !

A ce même instant, bien loin de là, le château de Kerhaveguen s'éroulait jusqu'aux fondements, comme sous la baguette d'un enchanteur. Seule a subsisté jusqu'à nos temps l'entrée sommée de la main menaçante, souvenir du parjure.

Et voici la légende du Chevalier Floréas et de la belle Floronda, que les bonnes gens de Bretagne content, les soirs de veillées, aux petits enfants, ravis et frissonnants.

GEORGES MAUREVERT.

LA PEUR

Le 19 janvier 1871, vers dix heures du matin, le 83^e bataillon de la garde nationale mobilisée fit halte dans la plaine qui se creuse entre le revers du Mont-Valérien et le coteau de Buzenval. Les hommes, déjà éreintés par la nuit blanche et par une marche matinale à travers de mauvais chemins, tendaient le cou sous le poids du sac, d'un air ahuri, et prêtaient l'oreille au bruit de la fusillade qui pétillait en face d'eux, sur les hauteurs de Montretout et de la Jonchère. Il avait plu la veille et le ciel, d'un gris nuageux, éclairait d'une lumière froide et nette les moindres détails du paysage ; les toits rouges de la ferme de Fouilleuse, transformée en ambulance, la plaine où piétinaient les troupes de réserve, les terres jaunâtres du coteau, et là-haut, les bois noirs sur lesquels planaient çà et là des fumées blanches.

Un obus prussien, décrivant dans l'air sa courbe sifflante, vint éclater à cent pas du bataillon. Les hommes, qui voyaient le feu pour la première fois, éprouvèrent une commotion qui se traduisit par un tressaillement instinctif de tous ces dos courbés sous le sac, et par une brusque oscillation des lignes de baïonnettes.

— Sacrés mâtons ! tâchez de vous tenir, cria le chef du bataillon, — un petit homme trapu, au nez écrasé, à la moustache de chat en colère, et dont le pantalon d'uniforme s'enfonçait dans de grandes bottes, — je casserai la tête au premier qui bronchera... Il faut que le 83^e rentre à Paris victorieux !

— Il est bon là, le commandant ! dit Pierre Manceau au peintre Sorin, son voisin de file, sans doute le 83^e rentrera à Paris — nominalement — mais tous les hommes qui le composent, et votre serviteur en particulier, sont-ils sûrs d'y rentrer ?... Voilà ce qui m'inquiète, moi qui n'ai rien d'héroïque...

Pierre Manceau était un garçon de trente ans, assez robuste, la mine fleurie, l'oeil clair et intelligent, le nez rabelaisien, la bouche gourmande sous une épaisse moustache blonde. Professeur de philosophie dans un lycée, bon vivant de sa nature avec un aimable fond de scepticisme, il était entré dans la garde nationale par devoir, mais sans enthousiasme — bien convaincu, du reste, que "ça n'était pas sérieux et que le bataillon n'irait jamais au feu". Comme il l'avouait franchement, il n'avait pas du tout le tempérament militaire.

La fusillade maintenant s'étendait sur toute la crête boisée. Elle crépitait chaudement, coupée çà et là par des déchirements de mitrailleuses et la canonnade du Mont-Valérien. A droite, du côté de la Jonchère, on voyait les "lignards" épar-

pillés en tirailleurs, courir et faire le coup de feu à la lisière du bois ; tandis qu'à gauche, des cacquets, transportant des blessés, descendaient lentement la colline ; et le dandinement des toiles grises sur le dos des mulets inspirait de mélancoliques réflexions aux pauvres diables qui, l'arme au pied, attendaient leur tour d'entrer en ligne.

— 83^e bataillon, en avant ! cria le commandant, en agitant son sabre.

Le bataillon s'ébranla gauchement. Les files commencèrent à gravir péniblement la pente qui conduisait au mur du parc de Buzenval. Les pieds glissaient dans la terre grasse des champs d'asperges, détremés par le récent dégel. Les hommes ne parlaient plus ; ils avaient assez à faire de se maintenir debout dans cette boue

gluante. De temps à autre seulement, on les voyait incliner la tête quand les balles passaient avec un sifflement aigre au-dessus d'eux.

Pierre Manceau, devenu très grave, serrait nerveusement son fusil et songeait : — Cette fois, ça y est : je vais me trouver mêlé à la bataille, pour tout de bon, et je puis y laisser ma peau. On a beau dire que toutes les balles ne tuent pas, et que, sur dix hommes, il y en a neuf en moyenne qui reviennent sains et saufs. C'est égal, je puis avoir la malchance d'être le dixième, et je touche peut-être à ma dernière heure... C'est une sensation désagréable !

En même temps, il voulut penser à la mort, à l'au-delà, aux amis qu'il laissait derrière lui, mais il ne put parvenir à rassembler ses idées, à les



PARIS.—UNE SÉANCE DE VINGT-SEPT HEURES À LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Comment on vote un budget de trois milliards et demi au Parlement français

Avant de prendre ses vacances de Pâques jusqu'au 19 mai, le Parlement a voté le budget de 1903. S'étant attardé à des besognes moins importantes peut-être et certainement moins urgentes que le règlement des finances du pays, il a dû, pour achever celle-ci en temps utile, multiplier ses séances et les prolonger d'une façon anormale. La délibération finale de la Chambre, notamment, offrit un spectacle tout à fait extraordinaire : ouverte le lundi, 30 mars, à 9 heures et demie du matin, et close le mardi, 31, à midi et demi, elle dura "vingt-sept heures" ! De cette séance mémorable, la dernière phase fut sans contredit la plus curieuse et la plus caractéristique, alors que, au début de la seconde journée, la lueur pâle de l'aube naissante commençait à se fondre avec la clarté factice du plafond lumineux. Arrivés à l'extrême limite de l'endurance et de l'effort, énervés par les longues heures d'attente pendant l'incessant mouvement de navette des chapitres et des articles contestés entre le Luxembourg et le Palais-Bourbon, harassés, fourbus, affalés sur leurs banes, vaincus par le sommeil, les députés demeurés à leur poste entendaient vaguement énoncer des chiffres, voyaient passer, comme en un rêve, de folles sarabandes de millions. Parfois même, l'huissier était obligé de réveiller quelque honorable pour l'inviter à déposer dans l'urne son bulletin — et ceux de nombreux collègues absents. Et c'est dans ces conditions que fut voté un budget de trois milliards et demi !

fixer sérieusement sur cette funèbre hypothèse. La fatigue du sac très lourd, le fusil à tenir en équilibre, la préoccupation de ne pas choir dans la boue, tout cela détournait son attention vers des détails purement matériels. Il n'avait pas même le temps d'avoir peur, tellement il mettait tout son effort à marcher d'aplomb.

Enfin, il arriva avec sa compagnie sous le mur du parc. Là, on commanda halte. Il s'assit, exténué et hors d'haleine, sur le gazon flétri, au milieu duquel poussaient de petits saules rabougris, et, empoignant son bidon, il but avec délices une copieuse lampée de rhum ; puis il coupa une tranche de pain de munition fixé à la courroie de son sac, et déjeuna avec un appétit qui l'étonna lui-même.

Un peu réconforté par ce repas sommaire, et aussi par la sécurité que lui donnait l'abri du mur, il commença à regarder le curieux spectacle qu'il avait sous les yeux.

En face, sur le revers du Mont-Valérien, une pièce en batterie lançait des projectiles dans la direction de Garches. Un peu en arrière, trois officiers supérieurs à cheval se profilaient en noir sur le ciel, l'un d'eux braquait une longue-vue sur les bois où la fusillade pétillait toujours. En bas, dans la plaine, tout autour de la ferme, de nombreuses masses de mobilisés stationnaient, en réserve ; de temps à autre, un obus, venu des cantonnements ennemis, filait au-dessus du mur et allait tomber au milieu de ces bataillons qui s'effarachaient.

—A quelque chose malheur est bon, pensait notre philosophe ; si nous étions restés dans la plaine, nous recevions notre part de cette manne prussienne... Un éclat d'obus, ce doit être encore plus affreux qu'une balle !

En même temps, il se rapprochait du mur avec un sentiment de satisfaction égoïste.

Le vent soufflait plus aigre, le ciel restait gris, et parfois des flocons de neige tournoyaient dans l'air. Sur le chemin qui longeait l'angle du parc, des cacolets descendaient de nouveau, croisés par des estafettes à cheval. Dans le parc, on continuait à se fusiller, mais les détonations éclataient toujours à la même distance ; il semblait que nos troupes n'avançaient plus. Une pièce traînée par quatre chevaux gravissait péniblement la montée, et Manceau entendait un officier d'état-major crier aux artilleurs :

—Si vous n'avez que des pièces de ce calibre-là, vous pouvez vous en retourner... La terre est trop détrempée... On ne peut faire passer que des pièces de quatre !

Ces paroles lui causèrent un secret soulagement.

—Tant mieux ! se dit-il fort vilainement, encore deux heures et il fera nuit... Le combat cessera peut-être sans que notre bataillon soit engagé !...

Tandis qu'il se complaisait dans ces réflexions peu belliqueuses, il vit le même officier d'état-major accourir au trot vers le commandant du 83e, avec lequel il échangea quelques mots rapides. Après quoi, ce dernier, tirant de nouveau son sabre, s'écria :

—Tout le monde debout !... reprenez vos rangs, nous allons entrer dans le bois...

Pierre se leva, la gorge serrée. Pendant qu'on se formait en colonne, il assujettissait son sac sur ses épaules et regardait machinalement l'officier d'état-major, qui, du haut de sa selle, donnait de brèves indications au commandant.

C'était un capitaine de mobiles, un beau garçon de vingt-cinq ans, au teint brun, à la moustache en pointe, à la figure distinguée et virile. Bien pris dans sa redingote grise aux manches galonnées, tout en parlant, il caressait doucement, de sa main gantée, la tête de son cheval.

—Va donc, grommelait Pierre en son par-dans, pavane-toi, espèce de joli cœur !... Cela t'est bien égal que nous allons nous faire casser la tête, tandis que tu voltiges à droite et à gauche comme la mouche au coche... Je voudrais te voir au diable !

Le capitaine donna de l'épéron à son cheval et rentra dans le parc par une ouverture pratiquée dans le mur à l'aide de la dynamite. Ce fut aussi par cette brèche que s'engagea le bataillon...

Silencieux et quatre par quatre, la cartouchière au ventre, le fusil sur l'épaule, les mobilisés du 83e suivaient sous bois une route sablée. Au bout de cent pas, à un tournant où le chemin bifurquait, une grêle de balles cingla tout à coup les branches, on eût dit les bourdonnements aigus d'un tourbillon de cousins dans une soirée d'été. Cette soudaine et désagréable musique mit la panique au cœur des mobilisés novices, qui s'épar-

pillèrent à travers la futaie, comme une bande de moineaux effarés. Instinctivement, Pierre Manceau avait fait comme les autres. Poussé par une peur stupide, il dévalait droit devant lui. Il lui semblait que la fusillade partait de tous les côtés à la fois. A droite, à gauche, les balles sifflaient, coupant des branches, enlevant des plaques d'écorce. Il les voyait ricocher devant lui et s'enfoncer dans le sol en soulevant de petits nuages de sable. Cela lui donnait d'étranges sueurs, avec des bouffées de chaleur aux joues et un frisson fiévreux. Ce bourdonnement incessant lui tinta aux oreilles et l'affolait. Il allait d'arbre en arbre, ne sentant plus le poids de son sac ni de son fusil. Bientôt il se trouva seul dans un fond, et continua de marcher, tressaillant nerveusement au froissement des feuilles sous ses pieds, et n'ayant qu'une idée en tête :

—Trouver une issue et sortir en hâte de ce parc maudit !

Il était arrivé à une allée tournante, bordée d'arbres verts, et il la suivait, dans un état complet d'abrutissement, quand, tout à coup, il s'arrêta, remué par une secousse électrique.

Devant lui, en travers du chemin, un mobile gisait, la tête renversée dans les feuilles sèches. Son visage était d'une pâleur terreuse, ses lèvres entr'ouvertes sous une moustache brune avalent un ton violet, et un filet de sang en sortait, marbrant de rouge le menton fraîchement rasé. C'était un officier, et, en l'examinant plus attentivement, Pierre reconnut le capitaine qui était venu, une demi-heure avant, apporter l'ordre d'entrer dans le bois.



C'était bien la même figure aux lignes aristocratiques, la même fine moustache en pointe, et ces mains gantées qui, tantôt, avaient exaspéré le professeur. Sur la poitrine, le drap de la capote, arraché violemment et comme haché, laissait voir les vêtements de dessous en lambeaux et tachés de sang. — Tandis qu'il trottait sous bois, sans doute un éclat d'obus, le frappant en plein cœur, l'avait désarçonné, et son cheval avait pris la fuite. — Pierre Manceau s'était agenouillé, et à travers l'uniforme ensanglanté, il tâta la poitrine pour savoir si le cœur battait encore. Il fut surpris de l'impression de froid qu'il reçut au contact de la peau. C'était bien fini. Comme il retirait précipitamment sa main, ses doigts s'embarassèrent dans une légère chaîne de jaseron à laquelle un médaillon était fixé. Il eut la curiosité de soulever le couvercle d'or et aperçut, derrière une boucle de cheveux, une petite photographie, — une mignonne tête de jeune femme aux lèvres souriantes. — Le portrait de sa maîtresse, sans doute, songea Pierre, en replaçant soigneusement le médaillon sous les vêtements déchirés.

Il restait pensif devant ce corps, tout à l'heure plein de vie, et maintenant déjà glacé. C'était le premier cadavre qu'il voyait face à face, et il le regardait avec un sentiment de honte et de pitié. — Il est mort en faisant son devoir, se disait-il, et cependant, il était plus jeune que toi, et il tenait plus que toi à la vie, puisqu'il avait quelque part une femme aimée qui, en ce moment sans doute, attend de ses nouvelles, le cœur dévoré d'angoisses... Et toi, que ni femme, ni proches parents n'attendent au retour, toi qui n'as pour maîtresse que ta creuse philosophie, tu as peur de mourir... tu t'es enfui ignominieusement à la première sen-

sation du danger !... Ne serais-tu qu'un misérable poltron !...

Il se releva, empoigna son fusil, et rebroussa chemin. Au bout de vingt pas, il se trouva près d'une pièce d'eau où frissonnaient des roseaux desséchés et où un corps de logis mirait sinistrement ses murs troués et ses vitres éborgnées. De l'autre côté de la pièce d'eau, une compagnie de "lignards" attendait, à l'abri d'un massif de sapins, le moment de retourner au feu. A la vue de ce garde national en capote verte qui arrivait, effaré et désorienté, les troupiers ricanèrent bruyamment. Pierre Manceau sentit le rouge lui monter au visage.

—C'est vrai, pensa-t-il, j'ai l'air d'un lâche !

Et comme le lieutenant donnait l'ordre à ses hommes de remonter "là-haut", il s'approcha et demanda la permission de se joindre à la compagnie.

Il n'avait plus peur, une rage sourde lui fouettait le sang, et il grimpa gravement avec ces lignards jusqu'à la crête du plateau, qui fourmillait de tirailleurs et dont l'étendue disparaissait dans un nuage de fumée.

Pierre avait chargé son fusil, et, agenouillé contre un arbre, il se mit cette fois à faire consciencieusement son devoir, sans souci des balles qui pleuvaient autour de lui. Il chargeait et déchargeait son chassepot sans relâche, et ne s'apercevait plus de la fatigue. Tout à coup, il sentit une contusion à l'épaule droite, et, quand il voulut lever son arme, une douleur aiguë la lui fit lâcher brusquement.

—Vous êtes blessé, la capote verte ? demanda un sergent qui tirait près de lui.

—Je crois que oui, murmura Pierre.

—En bien ! vous n'avez plus rien à fiche ici... Descendez jusqu'au château, vous trouverez des ambulanciers qui vous panseront.

Il se releva, voulut marcher et fut pris d'une faiblesse ; un troupière alors le soutint de son bras et lui aida à descendre la pente boisée, que le crépuscule emplissait déjà d'une ombre lugubre. Près du château, ils rencontrèrent en effet des ambulanciers avec un cacolet vide.

—Voici la nuit, dit l'un d'eux, casez-vous là-dans, et en route !... On vous pansera à la ferme.

—Attendez, répondit Pierre, en se souvenant subitement du capitaine, et pris de pitié à l'idée que son corps allait rester dans le bois, exposé à être dépouillé par quelque rôdeur nocturne ; — à vingt pas d'ici, il y a un officier blessé, emmenez-le avec moi...

Ils y consentirent, et, ayant relevé le corps d'après les indications de Pierre, ils l'installèrent dans l'autre compartiment du cacolet, puis ils gagnèrent la plaine lentement, à travers les ténèbres naissantes, que trouaient au loin des feux de bivouac, et que traversait par intervalle la courbe enflammée des obus allemands.

La ferme de la mouleuse était encombrée de blessés. A chaque instant, on en apportait sur des brancards. La cuisine, servant d'infirmerie, était pleine de soldats étendus sur de la paille. On entendait dans tous les coins des geignements de moribonds, entremêlés d'affreux jurons arrachés par la douleur. Des lumières blafardes allaient et venaient dans cette atmosphère épaisse, imprégnée d'odeurs d'éther et d'arnica. Entre les rangées de blessés, des chirurgiens et des infirmiers circulaient, examinant rapidement chaque homme et procédant aux premiers pansements.

Pierre Manceau avait été placé côte à côte avec le capitaine des mobiles.

—Hein ?... c'est à l'épaule ?... demanda un aide-major en s'adressant à Pierre. Voyons ça !...

En même temps il coupait lestement la manche de la capote, puis la vareuse, mettant l'épaule à nu, et sondant la blessure :

—La balle n'a pas touché l'os, elle est restée dans les chairs... Tenez, la voici !... Ça ne sera rien, reprit-il en laissant Pierre entre les mains de l'infirmier chargé du pansement ; — il n'en est pas de même du voisin... "Capout !" comme disent ces gredins d'Allemands. — Pourquoi diantre ces imbéciles de brancardiers amènent-ils des morts !... Qu'on porte celui-ci sous le porche !

—Pardon, murmura faiblement Pierre Manceau en inventant un pieux mensonge, c'est un parent à moi, et je n'ai pas voulu le laisser là-bas... Je désirerais rapporter le corps à sa famille...

—Ah ! répondit distraitemment le chirurgien, eh bien ! qu'on lui laisse son mort !... On les mettra ensemble dans la voiture d'ambulance... A un autre !

PAGE DE SAINT NICOLAS

LES PROPOS DE SAINT NICOLAS

Que diriez-vous de l'idée d'ouvrir un concours dans notre page, mes petits amis ?

Je vois d'ici les petites filles trépigner de contentement, en riant à leurs poupées, et les petits garçons lancer leurs casquettes en l'air en criant hurrah !... J'ai été jeune aussi, allez, et ce n'est pas moi que vous entendrez gronder parce que la joie de la jeunesse se manifeste trop bruyamment.

Donc, nous ouvrons aujourd'hui même un "concours". Et comme, tout en s'amusant, il est très bon et utile de songer à s'instruire, ce concours aura trait à quatre questions instructives et amusantes que je vais vous poser. Ce ne sera pas trop difficile, vous allez voir.

Il y aura, à la fin du concours, de jolies récompenses distribuées à ceux qui m'auront adressé les meilleures réponses, et les noms de tous ceux qui auront répondu correctement à l'une au moins des questions seront publiés ici même. Nous publierons également les portraits de ceux qui auront mérité des récompenses.

Le concours reste ouvert jusqu'au 6 JUIN ; et nous ne tiendrons pas compte, évidemment, des réponses qui nous arriveront après cette date.

J'espère donc que pas un des braves écoliers, mes protégés, ne manquera de concourir, encouragé, non seulement par le désir de gagner une récompense, mais encore par la pensée qu'on s'instruit en s'amusant, ce qui est bien la plus agréable manière de s'instruire, et encouragé aussi peut-être par l'assurance qu'il fera ainsi plaisir à ce vieux saint Nicolas, qui aime tant les petits.

Voyez plus bas les questions du concours, mes bons petits enfants. SAINT-NICOLAS.

JOUEUR !

Le père Haudoin, l'épicier de la rue du Croissant, a une clientèle toute spéciale et à laquelle il tient beaucoup. Ce n'est pas qu'il réalise sur chaque article vendu un très gros bénéfice, mais il se rattrape sur la quantité !...

Et puis, il est payé comptant, et, à la fin du mois, il a une jolie pile de sous, petits et gros, reçus un à un, en échange de petits gâteaux, de tablettes de chocolat, de bâtons de sucre d'orge ou de guimauve, de confiture vendue au détail pour les tartines, de tout ce qui peut enfin tenter des écoliers au passage.

Le père Haudoin ne fait pas de crédit ; ce n'est pas par dureté ; c'est par principe : pour éviter à ses petits clients des embarras d'argent, et tous les soucis — les fautes souvent — qu'entraîne la mauvaise administration des finances.

Le père Haudoin est un brave homme ; il accompagne son refus d'un bon petit sermon et de sages conseils :

—Ce sera pour une autre fois, mon garçon ; travaille bien, gagne des bons points, et, la semaine prochaine, tu auras des sous pour acheter tout ce que tu voudras !

La cliente préférée du père Haudoin, c'est Marguerite Durot. Toujours la première en classe, elle a de bonnes semaines qui passent généralement chez l'épicier, Marguerite étant l'amie de tous les enfants pauvres de son village, à qui elle fait volontiers largesse.

Marguerite a un cousin, client, comme elle, du père Haudoin, mais qui s'attire souvent les refus du bonhomme, aussi bien que son petit discours, qu'il prend d'ailleurs en mauvaise part, et dont il ne tire aucun profit.

Un matin, comme Marguerite allait entrer chez le père Haudoin, elle s'entendit appeler :

—Marguerite, avait quelqu'un derrière elle, attends... J'ai à te parler.

C'était son cousin.

—Veux-tu me prêter dix sous ?

Il essayait de prendre un ton léger ; mais sa cousine eut l'air si scandalisée qu'il baissa la tête, tout à coup penaud :

—Dix sous ! répéta-t-elle, oh ! Léon, comment peux-tu avoir besoin de tant d'argent ?

—Je n'ai pas tant de chance que toi !... fit Léon, maussade. Je n'ai pas un seul bon point, et, par conséquent, pas de sou.

—C'est toujours la même chose, alors ? Eh bien, tu te passeras de sucre d'orge.

Léon haussa l'épaule avec impatience :

—Il s'agit bien de sucre d'orge !... J'ai absolument besoin de dix sous : je les dois à Hervé depuis quinze jours ; il ne veut plus attendre, et, si je ne les lui donne pas aujourd'hui, il les réclamera demain à maman. Comprends-tu maintenant ?

Marguerite avait jeté un cri :

—Oh ! ma pauvre tante ! Encore du chagrin ! "Comment as-tu emprunté tant d'argent à



"Marguerite... Attends ; j'ai à te parler."

Hervé ? reprit-elle d'une voix tremblante.

Il détourna les yeux.

—Ce n'est pas un emprunt, je les ai perdus... en jouant !

—Encore ! Oh ! Léon, ta mère t'avait tant supplié de ne plus jouer d'argent !

—C'est bien pour cela que je voudrais m'arranger avec Hervé.

Marguerite remit son pain dans son panier, tout prêt pour une couche de confiture ; elle le mangerait sec aujourd'hui.

—Tiens, dit-elle, voilà mes dix sous ; mais promets-moi de ne plus jouer de l'argent.

—Oh ! tu peux être tranquille ! Merci, Marguerite ; j'aurai des bons points cette semaine, et je te rembourserai.

Et il se sauva en courant.

De sa porte, où il reconduisait un petit client, le père Haudoin avait tout vu et — connaissant Léon — en partie deviné :

—Ce garçon-là est sur une mauvaise pente, murmura-t-il, et j'en suis fâché pour sa mère ; une digne veuve que j'estime beaucoup.

L'heure de la classe n'avait pas encore sonné, et, plein de bonnes intentions, Léon s'était assis sur un banc pour apprendre ses leçons, qu'il ne savait pas. D'autres écoliers jouaient à l'autre bout de la place. Une discussion s'élevait sur un coup douteux, on appela Léon. C'était flatteur d'être choisi pour arbitre : il ne pouvait refuser son avis. Les joueurs ont généralement mauvais caractère ; comme le perdant, boudeur, se retirait du jeu :

—Prends sa place, dit le gagnant ; nous avons le temps de faire une autre partie.

Le cœur battant, il risqua deux sous ; il les perdit... et tout fut fini ! Il oublia sa dette, la générosité de Marguerite, sa promesse... Il n'avait plus que cette idée fixe : "se rattraper." Quand l'horloge du collège sonna, il avait tout perdu.

Il passa une journée horrible de remords et d'inquiétude. Comment avait-il pu se laisser entraîner si facilement ? Ma pauvre maman, répétait-il, elle va encore se désoler !

De sa caisse, où il faisait des comptes, le père Haudoin vit revenir ses clients, tête basse et l'air misérable. Il se mit sur sa porte :

—Vous faites triste mine, pourquoi donc ? Léon voulait passer outre ; mais Marguerite avait confiance en son vieil ami ; elle l'arrêta :

—Oh ! monsieur Haudoin, nous... (elle fondit en larmes) nous sommes bien malheureux !

Quand Marguerite lui eut tout dit :

—Tu es un imbécile, dit-il sans se gêner à Léon ; au lieu de dix sous de dettes, tu en as vingt maintenant ; c'est un joli résultat ? La seule bonne façon de te "rattraper", de faire oublier tes anciens torts, c'était de gagner des bons points, comme je te le préconise toujours ; mais tu n'écoutes personne...

—Je... je... ferai ce que vous voudrez.

—Eh bien, écoute, dit rudement le bonhomme. Je ne te donnerai pas un sou, tu ne le mérites pas ! Mais je te payerai tes dettes, et tu me rembourseras en travail. J'ai des comptes en retard ; tu calcules bien, tu me les feras : tu viendras, le soir, à la sortie de la classe, et le jeudi, jusqu'à ce que mes livres soient à jour : est-ce entendu ? — Léon ne pleurait plus.

—Je crois bien !... Merci, monsieur Haudoin ; je serai un bon comptable, vous verrez.

—Et tu ne feras plus de sottises ?

—Je n'en ferai plus ! Gardez-moi toujours comme comptable, monsieur Haudoin, pour rien... pour le plaisir de vous rendre service à mon tour... pour vous remercier...

—Ceci, dit l'épicier en réfléchissant, c'est autre chose !... Cela te vaudrait mieux, certes, que de courir les rues et de prendre de mauvaises habitudes. Mais toute peine mérite salaire, nous ferons alors un arrangement... mais, j'y compte, ce sera ta dernière dette de jeu !...

MARTHE BERTIN.

GRAND CONCOURS POUR LES ENFANTS

QUESTIONS

1. Quel est le nom de ce héros canadien qui, avec 16 compagnons et quelques sauvages, tint tête pendant plusieurs jours à 700 Iroquois qui venaient fondre sur ville-Marie et Québec, et dont la mort sauva la colonie des plus grands ravages ?
2. Quelle fut la mère du roi de France, Saint-Louis ?
3. Citez une petite île de l'Atlantique, célèbre parce qu'au siècle dernier, un des plus grands hommes de l'univers y mourut prisonnier.
4. Trouvez un nombre composé de deux chiffres, tels que leur somme soit 14, et que, si l'on intervertit l'ordre des chiffres, ce nombre diminue de 18 ?

Toutes les lettres relatives au concours devront être adressées comme suit : Saint-Nicolas, bureau de l'Album Universel, Montréal. On recevra les réponses jusqu'au 6 JUIN inclusivement, tel qu'il vient d'être dit.



LE POETE. — C'est la première fois que les vers me servent à quelque chose !

**La récente défaite des
Anglais au Somaliland**

Une dépêche d'Aden dit que la défaite récente des Anglais est le résultat d'une embuscade, et que l'armée du Mullah se composait de 10,000 hommes. Les soldats du colonel Plunkett, à l'exception des officiers et de deux sergents, étaient tous des Sikhs, des Yaos et des Somalis. Le colonel Plunkett connaissait bien le pays et ses habitants. Il avait instruit les Yaos et les Somalis dans l'art militaire. Comme la plupart des Africains du nord, ce sont d'habiles soldats. Ils ont fait preuve d'une grande bravoure à Goumbourou.

La bataille a eu lieu dans le Somal italien, à une faible distance de l'Abyssinie. Une troupe d'Abyssiniens, 10,000 environ, occupait récemment une position au sud-ouest de la scène des opérations, dans le but de couper la retraite au Mullah, mais on ne croit pas qu'elle travaillait de concert avec l'expédition anglaise.

Le général Manning a quitté Obbia. L'abandon de cette place l'empêche de se retirer dans l'est, si une retraite devient nécessaire. La colonne du général Manning comprend 2,000 hommes. On n'a reçu aucune nouvelle de cette armée depuis qu'elle est allée porter secours au colonel Cobbe, qui est dans une position critique.

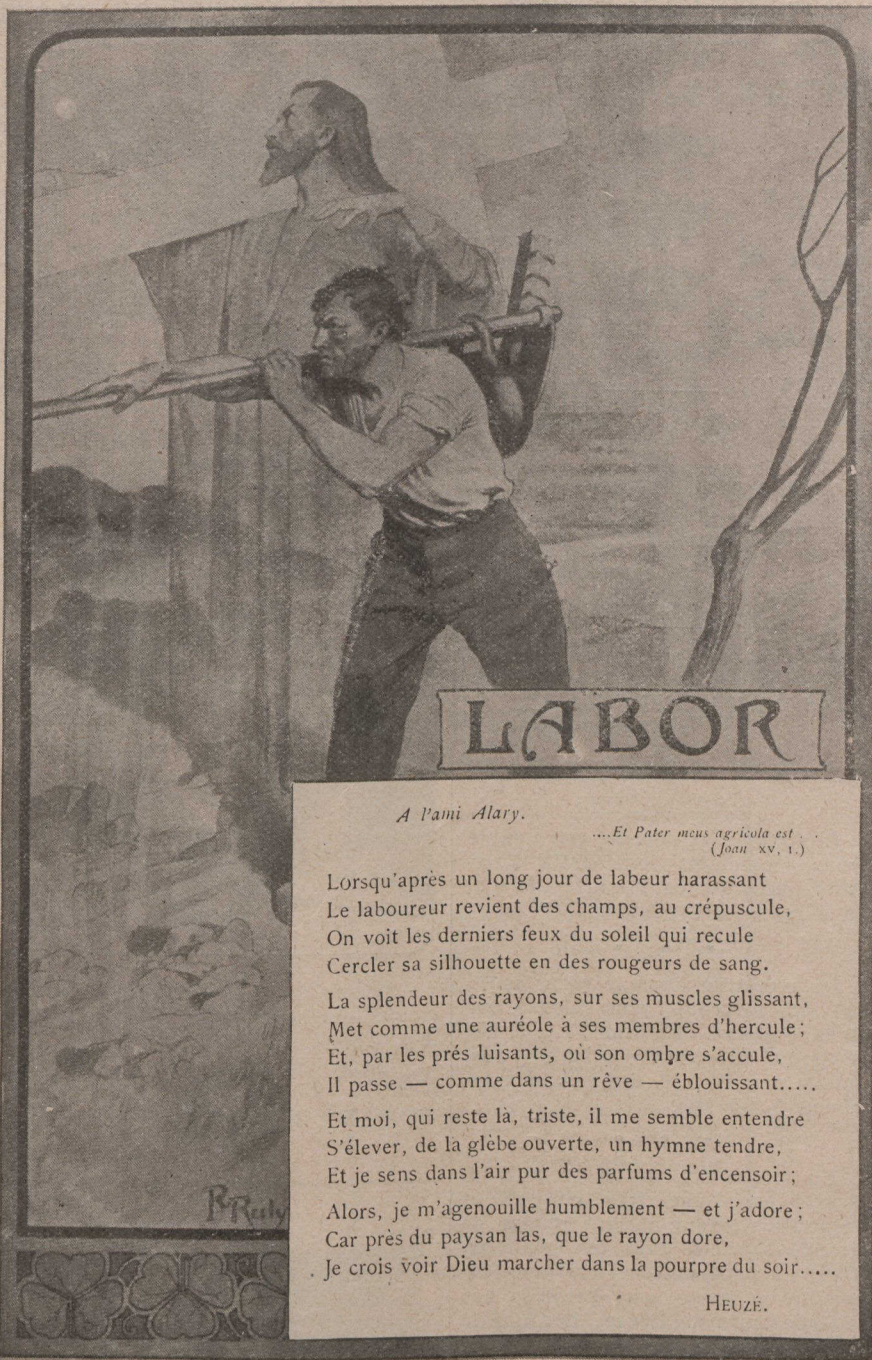
Les croiseurs anglais d'Aden sont partis pour Berbera.

Le Somaliland est une péninsule stérile dont les torrents ne forment aucun fleuve allant à la rencontre de la mer ; il faut un orage immense, encombrant tout le ciel, pour y tracer de vrais cours de rivière, au pied de vieux volcans morts ou qui dorment, entre des collines aromatiques — car la terre des Somalis est essentiellement le pays des parfums, des essences, des gommés odorantes. Mais ces déluges sont rares sur les monts ardents, ici calcaires, là volcaniques, presque partout de simple et franche nudité.

On dit les Somalis fourbes, vindicatifs, sournois et féroces ; ils aiment la guerre, qu'ils commen-

cent à faire au fusil, qu'ils faisaient autrefois avec l'arc et la flèche, la fronde, la massue, la lance et le bouclier. Le pillage leur est doux, mais sauf quelques pauvres razzias de tribu en tribu, de village de paille ou de peaux à village

ait entendu une voix d'homme est de 18 milles, et ceci dans le grand canyon du Colorado. Un homme placé à l'entrée de cette gorge a crié le mot "Bob" et a été entendu à l'autre extrémité, soit une distance de 18 milles.



A l'ami Alary.

...Et Pater meus agricola est.
(Jean xv, 1.)

Lorsqu'après un long jour de labeur harassant
Le laboureur revient des champs, au crépuscule,
On voit les derniers feux du soleil qui recule
Cercler sa silhouette en des rougeurs de sang.
La splendeur des rayons, sur ses muscles glissant,
Met comme une auréole à ses membres d'hercule ;
Et, par les prés luisants, où son ombre s'accule,
Il passe — comme dans un rêve — éblouissant....
Et moi, qui reste là, triste, il me semble entendre
S'élever, de la glèbe ouverte, un hymne tendre,
Et je sens dans l'air pur des parfums d'encensoir ;
Alors, je m'agenouille humblement — et j'adore ;
Car près du paysan las, que le rayon dore,
Je crois voir Dieu marcher dans la pourpre du soir....

HEUZÉ.

aussi de peaux ou de chaume, ils n'ont d'autre aubaine que le naufrage des navires sur la côte de fer.

Leurs traits, leurs couleurs, nuances et chatoulements de teint, montrent qu'ils ont deux origines ; le sang arabe s'est uni chez eux et s'unit encore à celui des Négroïdes et Nègres du pays de haut relief qui se dresse à leur occident, par delà leurs monts moyens et leurs filets de ravines ; eux-mêmes se disent aussi volontiers fils des Gallas plutôt que fils des Arabes, dont ils ont reçu l'Islam et la langue du Livre, — mais ni cette religion ni cet idiome n'ont encore conquis toute cette nation rebelle aux esclavages.

L'Italie s'est attribué le protectorat des Somalis, de l'embouchure du Djoub, c'est-à-dire de l'Equateur ou à peu près, jusqu'au 8e degré nord ; le reste du littoral somal est à l'Angleterre, tant sur l'océan des Indes que sur la rive méridionale du golfe d'Aden, à partir du cap Guardafui.

VARIÉTÉS

Chaque minute, il meurt 67 habitants de la terre et il naît 70 enfants.

Le jus de citron enlève les taches d'encre ; le savon ordinaire les aggrave.

L'océan Pacifique a 47,000 milles de côte, soit 8,000 milles de moins que l'Atlantique.

On peut d'une ortie tirer un fil si fin que 60 milles de longueur de ce fil ne pèsent que 2 livres et demie.

Le nouveau vaisseau de guerre japonais, "Mikasa", est le plus lourd connu. Son déplacement est de 15,200 tonneaux.

La plus grande distance qu'on ait entendu une voix d'homme est de 18 milles, et ceci dans le grand canyon du Colorado. Un homme placé à l'entrée de cette gorge a crié le mot "Bob" et a été entendu à l'autre extrémité, soit une distance de 18 milles.



AU SOMALILAND : UN DÉTACHEMENT DE SOMALIS FAISANT HALTE SUR LEUR CHEMIN VERS LA FRONTIÈRE

LA BANQUE D'ÉPARGNE de la CITÉ et du DISTRICT de MONTREAL

CINQUANTE-SIXIÈME RAPPORT ANNUEL, LE 5 MAI 1903

ETAT DES AFFAIRES DE LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTREAL, AU 31 DECEMBRE 1902.

ACTIF	
Espèces en caisse et dans les banques	\$1,092,800.76
Actions du Dominion et intérêt accru	2,087,013.33
Débitures du gouvernement provincial	401,891.43
Débitures de la cité de Montréal, et autres débiteurs municipales et scolaires	4,822,017.05
Autres obligations et débiteurs	557,723.00
Valeurs diverses	290,237.25
Prêts à demande et à courte échéance, garantis par des valeurs en nantissement	5,977,135.00
Fonds de charité placé sur débiteurs municipales approuvées par le gouvernement fédéral	180,000.00
	\$15,358,817.91
Immeubles de la banque — bureau principal et cinq succursales	\$400,000.00
Autres titres	24,042.38
	424,042.38
	\$15,782,860.29

PASSIF

AU PUBLIC :	
Montant dû aux déposants	\$14,085,806.91
Montant dû au receveur-général	93,341.86
Montant dû au fonds de charité	180,000.00
Montant dû aux comptes divers	73,448.23
	\$14,432,597.00

AUX ACTIONNAIRES :	
Capital — souscrit \$2,000,000 — payé	\$600,000.00
Fonds de réserve	700,000.00
Profits et pertes	50,263.29
	\$1,350,263.29
	\$15,782,860.29
Nombre de comptes ouverts	62,843
Somme moyenne due à chaque déposant	\$224.14

Contrôlé et trouvé conforme, JAS. TASKER, A. CINQ-MARS, Auditeurs. A. P. LESPERANCE, Gérant

LES ILLETRES A PARIS

Le récent tirage au sort des conscrits parisiens a révélé ce fait assez étonnant, à savoir qu'il existe encore à Paris des jeunes gens ne sachant ni lire ni écrire. Passe encore pour les campagnes, mais dans la Ville-Lumière !

Ces illettrés, hâtons-nous de le dire, ne sont pas très nombreux : D'après la dernière statistique du Service de recrutement, on en a compté 112 sur 16,110 conscrits. Mais il faut y joindre 110 jeunes gens qui ne savent que lire, et aussi 565 qui savent bien un peu lire et écrire — bien peu, d'ailleurs — mais sont dépourvus de toute autre instruction. C'est, en somme, un illettré sur 20 conscrits, ce qui est une proportion non négligeable.

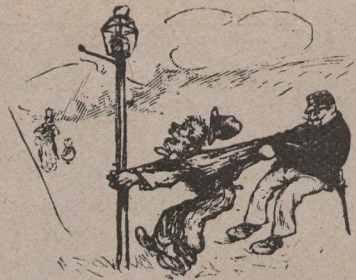
Seuls, les 1er, 2e et 8e arrondissements étaient exemptés d'illettrés. Le 15e en fournissait 12 ; le 18e, 15 ; le 13e, 17 ; et le 20e, 21.

SOIGNEZ-VOUS

Si vous avez souci de votre santé, vous emploierez le BAUME RHUMAL dans toutes les affections de la gorge et des poumons.

La mortalité dans le corps médical est beaucoup plus élevée que dans le clergé. Environ 25 p. c. des docteurs atteignent soixante ans, tandis que 42 p. c. des religieux arrivent à cet âge.

Un médecin vient de prendre un brevet pour une très curieuse et très utile invention, qui rendra de grands services dans les hôpitaux. C'est un petit appareil thermométrique qu'on passe sous l'aisselle des malades pris de fièvre. Dès que la température s'élève à un degré dangereux, une petite cloche se met à sonner, appelant l'attention du docteur ou de la garde.



—Mon pauvre vieux !... T'es même pas "allumé", toi ! et il veut t'emmener avec moi !...

AU BUREAU DE POSTE



—Entin, monsieur, voilà vingt-cinq minutes que je suis "devant" le guichet !

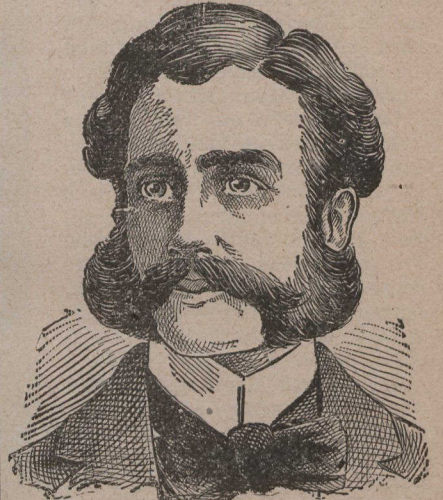
—Qu'est-ce que vous diriez à ma place ?... Il va bientôt y avoir quinze ans que je suis "derrière" !

LES MALADES GUÉRISSENT LES FAIBLES DEVIENNENT FORTS.

Le merveilleux ELIXIR DE VIE découvert par un célèbre médecin soulage toutes les maladies.

Des cures vraiment étonnantes sont comme des miracles. Le secret d'une longue vie des temps du moyen-âge retrouve.

Le remède est envoyé gratuitement à toute personne, qui en fait la demande.



Après de nombreuses années d'études et de recherches dans les archives des Anciens, employant en même temps les expériences modernes de la science médicale, le docteur JAMES W. KIDD, 735 Baltes Block, Fort Wayne, Ind., États-Unis d'Amérique, annonce qu'il a découvert l'ELIXIR DE VIE. Il est à même, par l'aide d'un composé mystérieux, dont il a le secret absolu, de guérir toutes les maladies du corps humain. Il n'y a pas de doute que le docteur est au sérieux, les cures remarquables qu'il fait journellement le justifient assurément. La théorie, dont il est l'originateur, est une théorie de raison et fondée sur l'expérience acquise pendant des années nombreuses d'une pratique de médecin. On ne paye rien pour mettre à l'épreuve l'ELIXIR DE VIE, comme il appelle ce remède remarquable, car il l'envoie absolument gratuit à tous souffrants. La quantité suffira pour persuader l'homme le plus sceptique du mérite de cette découverte admirable, sans lui coûter un centime. Plusieurs guérisons sont de véritables miracles, et sans témoins dignes de confiance, elles paraîtraient incroyables. Les boiteux ont jeté leurs béquilles et marchent après deux ou trois essais du remède. Les malades abandonnés des médecins, ont regagné l'espérance, et sont rendus à leurs familles, entièrement guéris. Rhumatismes, névralgies, les maladies de l'estomac, du coeur, du foie, du sang, de la peau et de la vessie disparaissant comme par magie. La migraine, le mal de dos, l'état nerveux, la fièvre, la consommation, la toux, les rhumes, l'asthme, le catarrhe, la bronchite et toutes les maladies de la gorge, des poumons, etc., sont guéries en peu de temps. Paralyse partielle, locomotor ataxia, hydropisie, goutte, scrofules, hémorroïdes, et poison du sang contagieux sont chassés promptement et en permanence. Les parts vitales sont restaurées à leurs puissances naturelles. Ce remède purifie le corps entier, le sang et les tissus et restaure les nerfs et la circulation et un état de parfaite santé est le résultat. Pour le docteur toutes les maladies sont égales et sont guéries par cet admirable ELIXIR DE VIE. Demandez le remède aujourd'hui. Le médecin le donne gratuitement à chacun qui souffre. Ecrivez de quelle maladie vous souffrez et ce remède sera à votre service.



Comment les beaux cheveux s'en sont allés ! Et pourquoi elle les aimait tant.



—Moi qui t'ai épousé pour tes beaux cheveux !



CARME DÉCHAUSSÉ

CERTIFICAT DU Gouvernement

BUREAU DE L'ANALYSTE, District de Québec.

Québec, 30 novembre 1899

J'ai fait l'analyse du VIN DES CARMES et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Comme cette formule n'a d'intérêt que pour les médecins, ceux-ci pourront l'obtenir de votre bureau.

Au point de vue médicinal, c'est un excellent vin que le VIN DES CARMES, appelé à rendre de grands services aux personnes faibles, aux convalescents, anémiques, dyspeptiques, etc. C'est un bon tonique plus recommandable qu'un grand nombre de ces vins médicaux qui sont dans le marché.

DR M. Fiset,

Analyste public.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Vernes et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

ESSAYEZ SEULEMENT DE VOUS GUERIR

APPRENEZ CE QUE JE SAIS.

RENSEIGNEZ-VOUS POURQUOI MON OFFRE EST POSSIBLE.

ECRIVEZ-MOI SIMPLEMENT UNE CARTE POSTALE — C'EST TOUT.

Alors je vous enverrai un ordre — bon à n'importe quelle pharmacie — pour six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr Shoop. Vous pouvez le prendre pendant un mois à l'essai. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

REFLECHISSEZ A CE QUE CELA VEUT DIRE

Qu'importe vos préjugés et vos doutes. Ils sont bien naturels, je l'admets — mais laissez-les de côté pour cette fois-ci.

Considérez un peu que si mon traitement réussit, vous voilà guéri. Et en cas qu'il échoue, il vous est absolument gratuit. Tout votre risque se limite à la carte postale que vous m'écrivez.

Réfléchissez un peu : Vous voyez cette offre toujours et tout partout et des milliers l'acceptent chaque semaine. Ne comprenez-vous pas qu'il faut que je guérisses ces milliers de malades, ou sinon mon offre me ruinerait ?

Et ne pouvez-vous pas croire — en vue de la confiance dont je fais preuve — qu'au cours de ma longue expérience j'ai découvert un moyen de vous guérir ?

N'hésitez pas tant, quand votre santé est en jeu. Essayez seulement pendant un mois de vous guérir. Et si après ce temps vous doutez encore du remède, laissez le pharmacien m'envoyer votre note.

VOICI MA METHODE

Mon Restaurant fortifie les nerfs INTERIEURS. Il est ma découverte à moi; le résultat du travail de toute ma vie.

Au lieu de traiter l'organe faible directement, je ramène la force nerveuse qui seule opère tous les organes vitaux. Je lui donne la force d'accomplir ses fonctions, comme je donnerais à une machine épuisée plus de vapeur.

Je réussis presque toujours. Mes registres montrent que 39 sur chaque 40 qui prennent mon Restaurant à l'essai, le paient de bon coeur, parce qu'ils s'en guérissent. Les meilleurs des autres traitements ne peuvent même pas guérir un cas chronique sur dix.

Mon livre vous expliquera pourquoi.

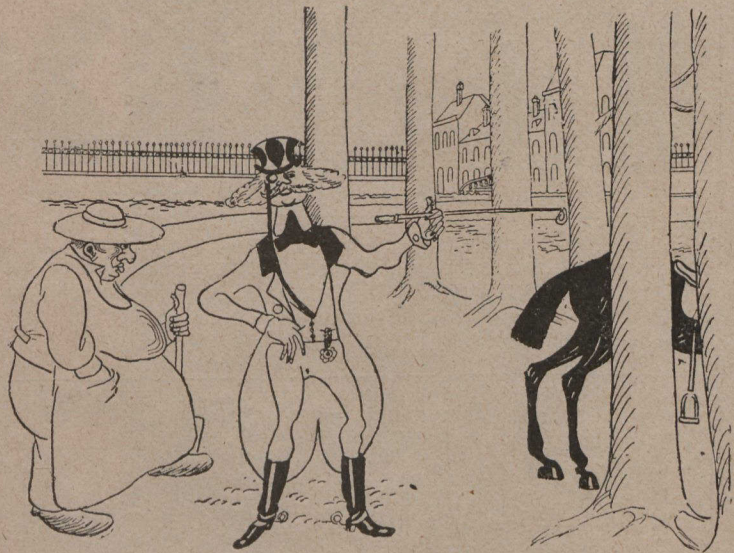
DETACHEZ CE COUPON

Car on a bien l'intention de faire venir quelques chose, mais on l'oublie toujours. Marquez le livre que vous désirez et envoyez le coupon avec votre nom et adresse à

- Dr Shoop, Boite... Racine, Wis.
- Livre No. 1 — Sur la Dyspepsie.
- Livre No. 2 — sur le coeur.
- Livre No. 3 — sur les Rognons.
- Livre No. 4 — pour les Femmes.
- Livre No. 5 — pour les Hommes, (cacheté).
- Livre No. 6 — sur le Rhumatisme.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens. Y.

LE RESTAURANT DU DR SHOOP A L'ESSAI



—Baptiste, vous étrillerez mon cheval pendant que je me rends au château.

—Monsieur le comte peut être tranquille. Je l'étrillerai comme si c'était monsieur le comte lui-même.

PRODIGIEUSE ACTIVITE D'EDISON

La puissance de travail du grand inventeur est merveilleuse.

Quand il lit un roman, ce qui est rare, il absorbe d'un trait, quelle

que soit sa longueur.

Cependant, hors ses livres scientifiques, il n'en ouvre jamais d'autres, à moins qu'ils ne lui soient recommandés par sa femme ou ses amis. Ceux-ci l'engagent parfois à des lectures distrayantes, afin de le reposer de ses recherches ardues.

Dernièrement, l'inventeur du téléphone faisait les cent pas dans sa bibliothèque, cherchant la solution d'un terrible problème.

Le voyant fatigué, Mme Edison prend le premier livre qui lui tombe sous la main et l'engage à lire.

Edison ouvre le livre. C'est le "Comte de Monte-Cristo".

—Avez-vous jamais lu ce roman ? lui demande sa femme.

—Non. Est-ce amusant ?

—Cela vous intéressera beaucoup. —Eh bien ! je vais le lire maintenant.

En deux minutes, le problème est oublié, et le cerveau du grand inventeur est absorbé par l'histoire attachante de Dumas.

Edison lit ainsi durant des heures le copieux volume. Quand il a fini, il regarde à sa montre. Cinq heures ! et le petit jour luit déjà à travers les persiennes.

Le problème oublié lui revient à l'esprit. Il prend son chapeau, se rend à son laboratoire et travaille trente-six heures de suite, sans s'accorder ni sommeil, ni nourriture.

Voilà, n'est-ce pas, un robuste cerveau ?

La mâchoire d'un requin mesure en moyenne 25 à 30 pieds. La langue de ce monstre marin peut fournir une tonne d'huile.

MAUVAIS PAYEUR



—Monsieur, c'est la blanchisseuse qui vient pour sa petite note...

—La blanchisseuse !... impossible... Dites-lui qu'elle repasse...



—Vous qui êtes fort en géographie, savez-vous ce que fit Christophe-Colomb dès qu'il eut mis un pied en Amérique ?

—Ma foi non !...

—Eh bien ! il y mit l'autre...

CE QU'IL EN COUTE

Ce qu'il en coûte pour éviter une bronchite ou une fluxion de poitrine ; un peu de BAUME RHUMAL à 25 centins la bouteille.

CONSTIPATION CHRONIQUE LES GRANULES BUROT

AUX FLEURS DE CAMOMILLE Pour migraine, dys-pepsie, embarras du foie, mal de rein. Agissant sans provoquer NI COLIQUES NI DIARRHÉE. PURGATIF et LAXATIF Doux et SUR Précieux dans la grossesse et l'allaitement.

Envoyé franco, aux Etats-Unis ou ici. Prix 40c.—COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA, ch. 6 "La Presse"

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 11 MAI 1903

Grand Drame Lyrique "CARMEN" (Avec musique de Bizet)

Attractions spéciales. Décors et Costumes préparés spécialement pour cette pièce.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

LES PRIX SUIVANTS

tiennent un Langage d'Economie

LES QUALITES DES MARCHANDISES OFFERTES AUX BAS PRIX QUE NOUS MENTIONNONS, SONT DES PLUS DESIRABLES.

A YANT écoulé les anciennes Marchandises dans notre ancien magasin, nous sommes entrés dans notre magasin actuel, avec un **STOCK** qui ne laisse rien à désirer. Si vous avez des Tapis à renouveler, ne le faites pas sans avoir jeté un coup d'œil sur les lignes spéciales que nous offrons.

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------|
| TAPIS TAPESTRY, que vous payez ailleurs 35c, ici 29c | TAPIS TAPESTRY, un très grand choix pour chemins, de 35c à... \$1.00 |
| TAPIS TAPESTRY, va-leur extra à 50c, ici 37½c | Tapis de laine, 1 verge de large, de 25c à... 75c |
| CARRE DE TAPIS TAPESTRY et BRUXELLES — les voir, c'est les aimer. De-puis \$8.00 à... \$25.00 | CARRE DE TAPIS, beaux patrons, belle qualité, 3 par 4, valant \$4.50 pour \$3.49 |

LES PRELARTS Nous les avons ordonnés longtemps d'avance, afin d'avoir des dessins spéciaux, et aussi pour nous en assurer la peinture et le vernis. Un pré-lart mis en stock et vendu aussitôt après sa confection, ne fait aucune durée. Les nôtres sont vieux faits, peinture et vernis durcis à toute épreuve, cependant nous vous les offrons à des prix de surprise.

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------|
| PRELARTS ANGLAIS, 25 des-sins spéciaux. Tant qu'il y en aura... 25c | PRELART ANGLAIS, 2 et 4 vgs, pour seulement... 35c |
| PRELART ANGLAIS, 2 et 4 verges. Ligne exception-nelle à... 50c | 3 PATRONS de PRELART AN-GLAIS, que nous sacrifierons, pour servir d'annonce, à... 20c |

Notre département de rideaux, se recommande par lui-même. Le grand choix et la beauté des dessins sont à remarquer, les lignes suivantes capte-ront votre attention.

- | | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 25 Prs de RIDEAUX en net, 3½ verges de longueur, 48 pouces de largeur; considérés grande valeur à \$1.25, ici 95c | 1 lot de PORTIERES — demandez-les, c'est un lot spécial. Va-lant \$3.50 et \$4.00. \$2.50
Ici... |
| 20 Prs seulement de RIDEAUX en net, 4 verges de lon-gueur, valant \$4.00, ici \$2.45 | Voici une chance assez rare: — RIDEAUX POUR CHAS-SIS, 100 doz. à... 25c |
| 40 Prs de RIDEAUX en Net, 4 verges, et très larges, valant \$5.00, ici... \$2.99 | |

Dans la confection; nous excellons, d'abord, notre local, exceptionnelle-ment bien éclairé, se prête à la bonne exécution des ouvrages. Nos tail-leurs et couturiers sont des experts. Nous garantissons chacune de nos confections, même au bas prix que vous remarquerez.

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 20 DOZ. de BLOUSES en couleur nouvelle, valant certaine-ment, 50c à 75c, pour... 39c | 2 DOZ. de JUPES en POIL DE CHAMEAU drab, gris, noir, bleu, valant \$3.00, \$2.19 |
| 15 DOZ. de BLOUSES en MOUS-SELINE bleu pâle, rose, rouge, drab, écru, noire et blan-che, valant \$1.35, pour... 75c | 3 DOZ. de JUPES, drap Vécuina noir, valant \$5.00... \$3.50
Pour... |
| 10 DOZ. de BLOUSES blanches, bien garnies, ajourées, valant de \$1.75 à \$2.00... \$1.25
Grandeurs, de 32 à 42. | 2 DOZ. de JUPES alpaga noir uni, garnies avec satin noir, valant \$3.25, pour... \$2.50 |

Dans tous les divers départements, vous trouverez des **BONS MARCHES** que vous apprécierez; par exemple, dans les étoffes à robes, vous pourrez choisir à votre aise dans les

- | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------|
| Grenadine noire en soie, étamine Kargarettes, météor, flake Wa-piti, Mandalian, etc., etc., riva-lisant les unes et les autres, de bon goût et de bas prix. | PARASOLS, parapluies et ombrel-les de fantaisie, depuis \$2 à... \$10 |
| 100 DOZ. BAS CACHEMIRE noir par côtes et uni, valant 35c, pour... 25c | MOUSSELINE de couleurs, pour les toilettes de l'été, nous en avons un très grand choix. |
| | 200 VERGES de DAMAS à raies, nuances romaines, valant 75c, pour... 50c |

Inutile de continuer cette liste, ce serait trop long, car notre magasin en général, regorge de Nouveautés dans des prix honnêtes.

MAISON VALLIERES,

1459 STE CATHERINE Coin Montcalm.



1. — Combien ces brioches, madame? —Trois pour deux sous, mon p'tit prin-ce !...
2. Le gosse (côm-p-tant sur ses doigts). —Trois pour deux sous, deux pour un sou...
3. (Prenant la fuite avec une brioche). — Et une pour rien !...



Pulchérie, fraîchement débarquée à Paris, a été chargée par ses patrons d'aller acheter trois dou-zaines d'huîtres, et com-elle n'en a jamais vu, elle les rapporte d'autant plus précieusement...
...lorsqu'elle se voit abordée par un beau jeune homme.
—Je parie, lui dit ce dernier, que voilà une petite demoiselle qui va se faire attraper par ses patrons...
—Pourquoi donc? répond Pulchérie.
—Eh bien! mais parce que ces huîtres n'ont pas été vidées.
—Pas vidées... mais il faut donc les vider ?



—Comment, s'il faut les vider !... mais bien sûr... Tenez, vous avez de la veine d'être tombée sur un brave garçon comme moi... j'ai pas de cou-teau, mais ça ne fait rien, je ne suis pas dégoûté, j'vais vous faire tout de même votre ouvrage.
Et Pulchérie, tout heu-reuse, reprend son che-min, remerciant le ciel d'avoir mis sur sa route un môssieu si obligeant.



—Qu'est-ce que ça ?
—C'est les huîtres, madame... un peu plus j'oubliais de les faire vider. Heureusement, j'ai rencontré un monsieur si tant aimable qu'il les a vi-dées avec sa bouche; seulement, il m'a dit de dire à madame de faire attention qu'elles avaient un petit goût... oui... un petit goût de "trop peu", qu'il a dit.